

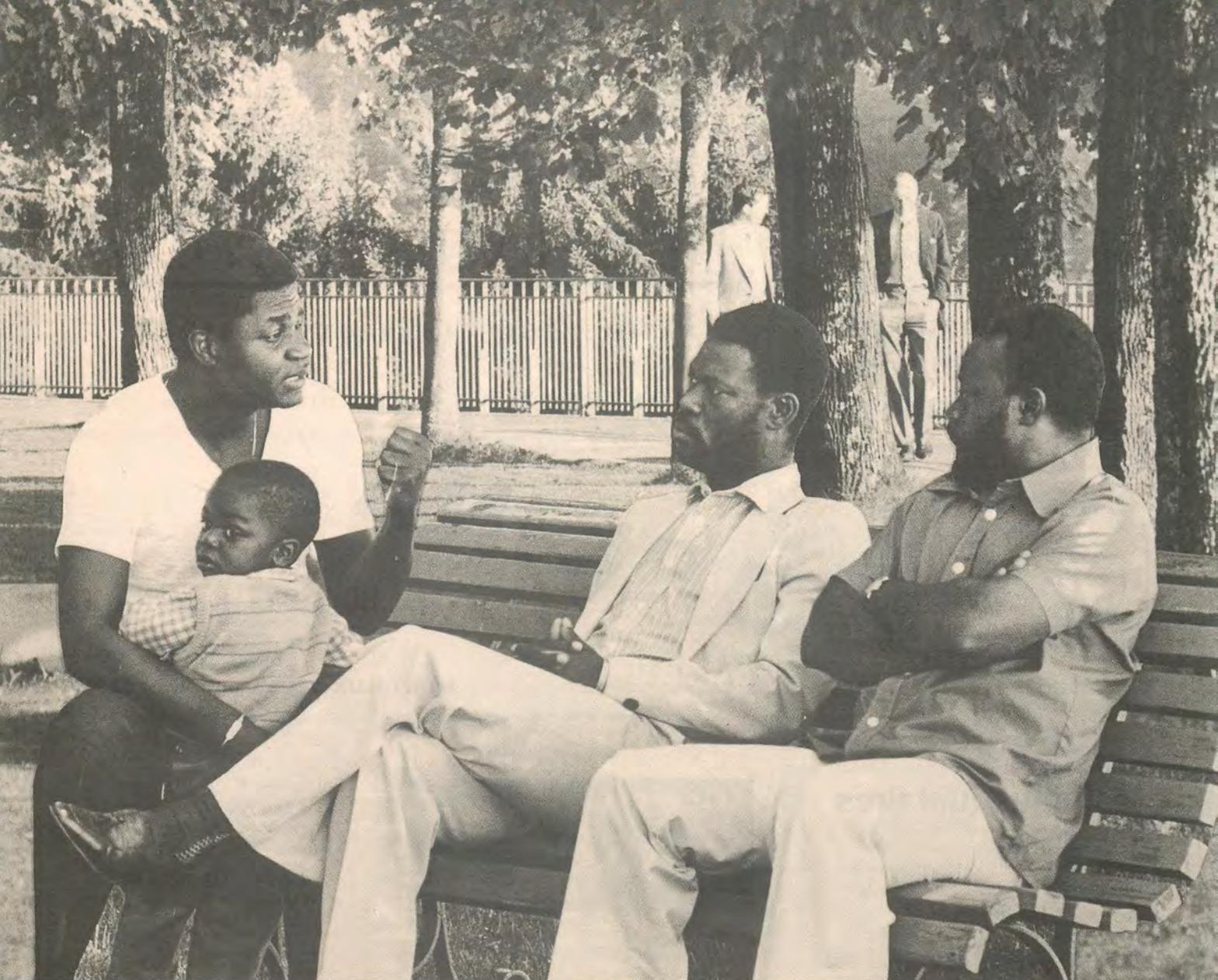
TRIBUNE DE CAUX

# changer

**SPECIAL CAUX 82**

Les conférences d'été du Réarmement moral

**Economie / Santé**  
**Europe et Amérique / Afrique / Familles**



*La Riviera  
vaudoise  
vous  
accueille*

**HENRI MILLASSON**  
Garage de Belmont



**SALON DE COIFFURE**

Dames et Messieurs  
*Jean Rubino*

Bâtiment Rialto, avenue Nestlé 14  
1820 Montreux Tél. 61 69 50

*Une bonne adresse:*

G. Monney **La Laiterie  
de Gruyères  
à Montreux**  
Rue  
de l'Eglise  
catholique

Boulangerie, pâtisserie, confiserie

**J. REYNAUD**  
MONTREUX

Succursales : Glion et Territet



AUDI - NSU  
**GARAGE DE BERGERE**  
VEVEY

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

**Garage  
des Mousquetaires**



Robert Wagner-Girard  
1814 La Tour-de-Peilz  
Tél. 021/54 27 87

**RENAULT**

Agence officielle depuis 1962

**LES OIGNONS A FLEURS**

**BON de 5 %**

sur votre achat de  
tulipes, jacinthes, narcisses



Valable sur présentation de ce coupon  
jusqu'au 31.12.82

**BLANK** GRAINES

NEUCHÂTEL : Place des Halles 13  
MONTREUX : Avenue des Alpes 51  
VEVEY : Rue de Lausanne 1

**PITTELOUP  
CLARENS**

Tél. 61 41 41

Alimentation générale

Marchandises  
de 1<sup>re</sup> qualité

**Michel PIRALLI**

Plafonds suspendus  
Staff

**EN FENIL S/VEVEY**  
Tél. 51.18.31

ENTREPRISE

**LIEBHAUSER & CIE**

BATIMENTS - TRAVAUX PUBLICS

MONTREUX

TÉLÉPHONE 61 24 68

**ARKINA**

eau minérale,  
citron,  
orange, grapefruit

Distribué par

**BOISSONS RIVIERA S.A.**

Eaux minérales - Bières

MONTREUX-VEVEY Tél. (021) 62.36.66

TÉLÉPHONE

*Mérinat*

**ÉLECTRICITÉ**

Entreprise d'installations  
Maîtrises fédérales  
Concession «A» des PTT  
Articles ménagers - Lustrerie  
Avenue Paul-Cérésolle 12  
1800 Vevey

## Des minutes, des heures de vérité

Le développement moral et spirituel, un besoin urgent. Sur cette affirmation, qui a constitué le thème général des conférences d'été à Caux, tout le monde ou presque peut tomber d'accord. Mais de l'acquiescement à la pratique, le chemin est long, parfois rude. Cela suppose que l'homme se dépouille de sa carapace d'orgueil ou de quant-à-soi et qu'il retrouve avec son prochain, dans la famille comme dans la vie sociale, une relation vraie. Caux est un de ces endroits privilégiés où ces minutes, ces heures de vérité avec autrui, deviennent possibles, et où elles finissent par apparaître – pourquoi pas ? – comme la vie normale. Encore faut-il faire en sorte que ce climat de vérité et de franchise soit transposé dans la vie quotidienne pour qu'il y ait, selon l'expression de M. Francis Blanchard, directeur général du B.I.T., « des lendemains de Caux ». Voici un rapide aperçu des diverses rencontres de l'été, que nous reprenons en détail dans les pages qui suivent.

### SYMPOSIUM EURO-AMERICAIN

Sur les deux rives de l'Atlantique, la grogne monte, avec des conséquences qui peuvent être fatales pour l'avenir du monde. Au delà des problèmes néanmoins réels de gazoducs, ou de taux d'intérêts, peut-on aller à la racine des réactions viscérales, des arrogances et des ignorances qui séparent Européens et Américains ? Tel a été le but des premières journées de Caux à l'occasion de la venue, du 14 au 18 juillet, d'une trentaine d'Américains, dont plusieurs fonctionnaires du département d'Etat.

### FAMILLE

La vie de famille ne peut ni conserver ni redécouvrir son pouvoir d'exemple et d'attraction sur la nouvelle génération, qui s'interroge, que dans la mesure où elle s'ouvre au monde et où elle apporte à son échelle des solutions aux maux dont souffrent nos sociétés. Quelque soixante familles venues de milieux et d'horizons divers se sont efforcées, du 23 juillet au 1<sup>er</sup> août, d'approfondir cette interaction entre famille et société et d'en tirer des conclusions pratiques pour leur propre comportement et leur orientation.

### SANTE

La médecine prend une dimension nouvelle lorsque le praticien s'implique davantage dans sa relation avec ses patients, lorsque le malade coopère activement à sa propre guérison et lorsque tous deux s'efforcent de remédier aux causes psychiques du mal. A-t-on besoin de le redire ? La pression d'un monde qui va en se mécanisant et en se déshumanisant force tous ceux qui se préoccupent de la santé des hommes à retourner à ces vérités de



base. Tel a été l'axe principal du colloque sur la santé et la maladie qui s'est tenu à Caux du 6 au 8 août.

### AFRIQUE

Après la cassure de l'O.U.A. à Tripoli, la nécessité de trouver des ressorts plus profonds à l'unité de l'Afrique se fait cruellement sentir. Cette question a servi de toile de fond à la rencontre d'environ 110 Africains du 14 au 22 août. L'étonnante franchise avec laquelle les participants ont analysé les fautes, les lacunes de leur propre vie et de celle de leur pays donne la mesure des ressources humaines dont l'Afrique peut faire preuve dans la solution de problèmes souvent jugés insolubles.

### VIE ECONOMIQUE

Apporter plus de vérité à la confrontation des conceptions économiques de l'Europe, de l'Amérique et du Japon est un impératif de notre temps, autant que pour le dialogue des partenaires sociaux. Sans quoi aucun ordre économique nouveau ne peut voir le jour. C'est là le sens des rencontres de Caux destinées aux responsables de l'industrie, des syndicats et de la vie économique en général. Cet été, la rencontre a été marquée par la présence d'un important groupe d'hommes d'affaires américains.

# Chômage, rapports avec le Japon et épanouissement de l'individu à l'ordre du jour de la rencontre

## « L'homme et l'économie »

par Philippe Lasserre

Au moment où nous tentons de rendre compte de la session destinée aux responsables de la vie économique (24-29 août), les conflits de Talbot et de Citroën avec leurs rebondissements successifs et la lutte pour le pouvoir dans l'entreprise qu'ils traduisent en fait, fournissent un supplément d'actualité au thème choisi pour la rencontre : « Vers une confrontation ou à la recherche d'une tâche commune ».

Américains, Japonais, Européens, producteurs du tiers monde peuvent-ils établir entre leurs diverses conceptions de la vie économique un dialogue fécond ? Un dialogue susceptible de déboucher sur un ordre économique meilleur ? Telle est bien une des clés de notre avenir à tous.

Caux, haut lieu de rencontres, tente d'instaurer ce dialogue dans la franchise la plus totale. Mais il faut beaucoup d'humilité pour que le courant passe. L'Européen arrive avec ses idées bien à lui : qui avec son pessimisme quant à la possibilité de dépasser les affrontements politiques. Qui avec sa croyance dans un consensus social, hélas parfois imperméable à l'innovation. Qui avec sa recherche laborieuse d'un socialisme répartiteur du travail et de la richesse.

L'Américain débarque avec son dynamisme avaleur de problèmes, mais pas toujours sensible aux cas particuliers, aux moins favorisés.

Le Japonais se présente avec son ardeur au travail et son sens aigu du rôle social de l'individu moulé dans une communauté homogène et efficace.

Ces modes de vie sont difficilement comparables. Les questions perfides de l'Européen à l'industriel japonais sur le taux de protection sociale de l'ouvrier d'Osaka ont tôt fait de se retourner contre lui. Les préjugés doivent tomber de part et d'autre, mais l'échange prendra beaucoup de temps, de patience et d'abnégation.

Il faut aller plus profond qu'une simple mise en regard des analogies et des

différences. C'est ce qu'ont fait plusieurs des intervenants, qui ont surpris leur auditoire en allant plus loin dans leur analyse et leurs préoccupations que ce qu'on pouvait attendre d'eux.

### A propos du Japon : le lièvre et la tortue

Le professeur Nobutane Kiuchi, président de l'Institut japonais d'économie mondiale, a adopté des positions laissant entrevoir d'importantes remises en question dans les milieux économiques japonais. Proposant une refonte des accords du GATT (accord général sur les tarifs douaniers et le commerce) visant à permettre aux pays membres de prendre certaines mesures d'exception pour se protéger des nations exportatrices trop puissantes, il a déclaré : « La concurrence devrait être modérée. Il nous faut renoncer à l'idée que la prospérité matérielle fera naître le bien-être spirituel. Il faudrait que

nous proclamions au monde que nous n'importerons pas ce que nous ne voulons pas et que nos exportations s'équilibreront avec nos importations. Car si toutes les grandes puissances agissaient sur cette base, le monde connaîtrait la paix.

« Nous devons changer d'orientation, a conclu l'économiste nippon. Pourquoi développer toujours davantage une technologie réductrice d'emplois alors que nous avons un surplus de main d'œuvre ? Il faut redonner un sens à notre travail. Notre rapacité nous prive parfois de la joie au travail. Reconsidérons nos buts et retournons à l'essentiel, à la raison d'être de tout ce que nous entreprenons. »

Un autre Japonais, M. Doko, directeur d'une usine du groupe Toshiba et fils du célèbre M. Doko, président d'honneur du *Keidanren* (Fédération nationale des industries japonaises), devait faire écho aux paroles de M. Kiuchi et évoquer la fable du lièvre et de la tortue. « Depuis la restauration Meiji il y a cent dix ans, précisa-t-il, nous avons couru à toute vitesse pour rattraper notre retard. Nous nous rendons compte maintenant que nous sommes allés trop vite et que nous devons ralentir, et peut-être nous arrêter de courir. » Cette idée, les Japonais ne l'ont pas encore acceptée, devait-il conclure. En suggérant qu'après tout le Japon, s'il s'arrêtait pour un petit somme, comme le lièvre de la fable, pourrait se retrouver perdant. Pourtant, en se contentant de courir moins vite, les Japonais parviendraient peut-être à une nouvelle coopération avec les autres puissances, pour le plus grand bien du monde entier.

Quant à M. Stephen Fuller, professeur à Harvard et ancien vice-président de Gene-



Mme Van de Water accueille à sa table, autour de M. Blanchard, un syndicaliste de New York, un diplomate britannique, et l'industriel hollandais F. Philips.

ral Motors, il a souligné la nécessité, pour toute grande entreprise, d'être animé d'une philosophie de la gestion des ressources humaines (*people philosophy*) et a rappelé que la plupart des usines du groupe GM créées depuis 1971 étaient dotées d'équipes autonomes. (*Changer* publiera dans un prochain numéro de larges extraits de l'exposé de M. Fuller).

## Main invisible et voix intérieure

Paradoxalement, c'est une référence au père des économistes modernes, l'Écossais Adam Smith, qui avait donné le ton de toute la rencontre : soulignant qu'Adam Smith, le célèbre auteur de *La Richesse des Nations*, avait été professeur de philosophie morale et non d'économie, le diplomate britannique A. Mackenzie y voyait une indication du lien étroit qui unit l'économie et la morale. « ce qui est tout à fait conforme aux préoccupations de Caux ». Par ailleurs, Adam Smith était extrêmement sensible au défi de la pauvreté : « Aucune société, a-t-il écrit, ne peut connaître la sécurité et le bonheur si la majorité de ses membres vivent dans la pauvreté et la misère. » Parole prophétique quand l'on songe à la situation du monde actuel, a souligné M. Mackenzie.

Enfin, Adam Smith a souvent évoqué dans ses écrits une « main invisible » qui ferait que, si chacun agissait selon sa conscience et sa compétence, le bien commun s'en trouverait augmenté. « A Caux, devait commenter M. Mackenzie, on parle plus de la *voix intérieure* que de la *main invisible*. Pourrais-je suggérer que cette main invisible se met à agir dès le moment où les hommes se mettent à l'écoute de leur voix intérieure ? »

## Emploi : multiplier les initiatives

Un colloque réunissant des partenaires de la vie économique représentant la plupart des puissances industrielles du monde non-communiste et un certain nombre de pays du tiers monde ne pouvait pas ne pas aborder le problème du chômage, même si ce n'était que pour établir un constat d'échec ou proposer des solutions apparemment si modestes qu'on ne saurait, à première vue, y voir l'ébauche d'une solution à l'échelle planétaire. Ce fut pourtant le mérite des responsables de la session d'y consacrer une journée et de donner la parole à ceux qui avaient fait au moins un premier pas dans la lutte contre ce fléau, ou même à ceux que le



M. Francis Blanchard (à gauche) avec M. John Van de Water (à droite) et un des organisateurs de la rencontre, Willy Rentzmann, de Copenhague.

## Les Etats-Unis et l'O.I.T.

### Une intervention de M. Francis Blanchard

Un échange de propos particulièrement émouvant a marqué la dernière séance de la conférence d'été, le 29 août, à l'occasion de la visite de M. Francis Blanchard, directeur général de l'Organisation internationale du Travail. Parlant à titre personnel, l'Américain John Van de Water, président du conseil des Relations du Travail, a remercié M. Blanchard pour les efforts qu'il avait déployés pour ramener les Etats-Unis au sein de l'O.I.T. et pour l'accueil qu'il a réservé aux Américains lorsque ceux-ci, après plusieurs années d'absence, y ont finalement repris leur place en 1980. M. Van de Water a exprimé ses « profonds regrets personnels » pour le fait que son pays avait quitté cette institution. Il a ajouté : « Je m'engage à travailler pour que les Etats-Unis apportent non seulement leur appui financier à l'O.I.T. mais qu'ils contribuent à créer l'unité par dessus les divergences, afin que les objectifs pour lesquels l'organisation a été instituée puissent être atteints. »

L'organisme que dirige M. Van de Water s'occupe, avec le concours de 3 000 juristes, d'environ 60 000 conflits du travail par an aux Etats-Unis. L'an dernier, 98 % de ces disputes ont pu être réglées sans le recours aux procédures judiciaires.

Dans son intervention, et s'exprimant pendant un moment en anglais, le directeur général de l'O.I.T. a dit combien il avait été touché par les paroles de M. Van de Water. « J'ai éprouvé beaucoup de satisfaction lors de la réintégration des Etats-Unis en 1980 parce que je ne pouvais pas concevoir une Organisation internationale du Travail fonctionnant, tentant d'atteindre ses objectifs, sans la présence de la plus grande démocratie du monde. »

M. Blanchard s'est dit heureux de constater que les réflexions auxquelles s'étaient livrés les participants à la rencontre industrielle de Caux soient si proches de celles de l'O.I.T. Il a notamment insisté sur l'importance de la coopération, sur un pied de totale égalité, dans l'organisation qu'il dirige, des trois composantes : gouvernements, employeurs et travailleurs. Une telle coopération est à ses yeux une condition du bonheur des hommes. Abordant le problème de l'emploi, M. Blanchard a poursuivi : « La bataille contre le chômage exige aujourd'hui l'engagement de toutes les forces vives, non seulement matérielles ou financières, mais aussi morales, et c'est là que le Réarmement moral a un rôle extrêmement important à jouer. »



De gauche à droite : M. Varadarajan, industriel indien, le docker new-yorkais Fred Small, le professeur Nobutane Kiuchi, M. Jones Santos Neves Filho, vice-président du patronat brésilien (avec un syndicaliste néo-zélandais), le professeur américain Stephen Fuller et Kevin Twaite, responsable des sept cents chômeurs du syndicat londonien de l'imprimerie.

chômage acculait au désespoir et qui avaient, avant tout, besoin de retrouver une lueur d'espérance dans leur vie personnelle.

Pour M. Cooper, de Londres, un des organisateurs du colloque, directeur administratif de Standard Telephones and Cables, une filiale d'ITT, il faut « accepter le fait qu'il y aura encore des millions de chômeurs ces prochaines années et qu'en fait leur nombre va augmenter ». Ce qui est à ses yeux un aveu d'échec et d'incapacité, car, « face aux besoins massifs du monde d'aujourd'hui, il devrait y avoir du travail pour tous ».

## Détermination et imagination

Après avoir rappelé que le progrès technologique crée des emplois tout autant qu'il en supprime, M. Cooper évoque les immenses besoins de l'avenir, en particulier dans sa propre branche (la communication) et précise que l'on ne sait encore rien de la majorité des produits qui seront fariqués dans vingt ans : « Pour exploiter ces possibilités, il faut un débordement d'imagination créatrice et de détermination, et il nous faut l'unité.

« Dans notre entreprise, continue M. Cooper, nous travaillons sur les technologies les plus avancées et nous avons pour politique de ne pas diminuer le nombre des emplois dans l'ensemble de nos établissements. Nous réussissons, et ce depuis dix ans, mais il nous a fallu pour cela créer un grand nombre d'entreprises nouvelles et lancer un grand nombre de produits nouveaux, ce qui a aussi exigé un haut degré de coopération au sein de la

société. » M. Cooper souligne à ce propos qu'aux Etats-Unis, 75 % des neuf millions d'emplois créés pendant une période donnée l'ont été dans des entreprises employant moins de 20 personnes et ayant au maximum quatre ans d'existence. Il faut à tout prix éviter, dit-il en substance, que les législations sociales et fiscales empêchent les employeurs d'embaucher un plus grand nombre de travailleurs. « Il faudra peut-être renoncer à certaines de nos idées sur l'égalité si cela nous empêche de créer des emplois. Je crois certes à l'égalité des chances, mais je n'en veux pas nécessairement à celui qui s'enrichit tout en créant des emplois nouveaux. »

La S.T.C., précise-t-il par ailleurs, a lancé un projet consistant à embaucher pour six mois des jeunes (quatre par établissement) afin de leur donner l'expérience professionnelle qui leur fait cruellement défaut lorsqu'ils cherchent un emploi. Après certaines difficultés (incapacité des services de l'emploi à trouver des volontaires, opposition des parents préférant que leurs enfants gagnent un peu moins par l'allocation chômage, mais n'aient pas à travailler), le projet a pu être réalisé.

Dans la lutte pour la création d'emplois à une échelle plus vaste, trois idées tiennent à cœur à M. Cooper :

1. Comme le demandait déjà l'économiste E. Schumacher, il faudrait que les gouvernements et les entreprises multinationales parviennent à collaborer de façon plus étroite.

2. Reprendre l'idée du professeur Nakajima, de l'Institut de recherches Mitsubishi, d'un fonds mondial semblable au plan Marshall et permettant la mise en

œuvre de très grands projets comme l'irrigation du Sahara et de la péninsule arabe, la construction d'une route à grande circulation d'Europe centrale en Chine, le percement d'un deuxième canal de Panama, etc.

3. Nécessité également d'une vraie collaboration avec les pays de l'OPEP.

Enfin, pour M. Cooper, l'ingrédient le plus nécessaire dans tout cela est une farouche détermination et une très grande imagination de la part de toutes les parties concernées.

## Avec les chômeurs de Brooklyn

De l'imagination et de la détermination, il en a fallu à ceux dont les expériences sont citées ci-dessous et qui illustrent bien cette réalité : une solution globale au problème du chômage ne pourra venir que d'une multiplicité d'initiatives, à tous les niveaux.

Fred Small représente le port de Brooklyn au sein du puissant syndicat des dockers américains, qui étend son emprise jusqu'au Canada et aux Caraïbes. Au cours des dernières quinze années, il a vu le nombre des dockers de New York réduit des deux tiers du fait du progrès technologique. Son syndicat est arrivé à négocier un contrat prévoyant que les dockers mis au chômage continueraient d'être payés, ce qui fut fait, à l'exception des départs « naturels » (démissions, retraites, etc.). Mais le syndicat s'est heurté par la suite au problème moral de l'inactivité de ces hommes et a mis sur pied, avec les responsables de sa section de Brooklyn,



la plus importante de tout le syndicat, un programme d'emploi partiel de ces hommes lorsqu'il y a des coups de feu ou du travail de nuit à faire.

« Cela nous a permis de leur redonner leur dignité, commente Small, après que nous avons pu, en signant ce contrat, nous assurer qu'ils aient du pain sur leur table. » Pour Small, le sens d'appartenance au syndicat et le fait que les responsables s'occupent ainsi de leurs membres joue un rôle essentiel dans le fait que ces chômeurs ne se sentent pas totalement rejetés.

Ses camarades et lui ont aussi entrepris de s'occuper des enfants de ces chômeurs, une centaine en tout, se trouvant souvent dans des familles où personne ne travaillait : il s'agissait de les « remotiver » au travail et de trouver, en dehors de leur branche, des entreprises prêtes à les employer. « Soixante-quinze d'entre nous avons fait des démarches, et cela a réussi, à titre de projet personnel de notre section syndicale. »

## Pourquoi pas le bronze ?

Sylvia Saporanta a dirigé jusqu'à cette année, et ceci durant vingt-six ans, une entreprise de joaillerie en Finlande. Comme partout ailleurs, l'augmentation vertigineuse du prix de l'or et de l'argent-métal, au lendemain de la crise pétrolière, a provoqué de nombreuses fermetures d'usines dans cette branche.

« Je me trouvais un soir dans mon bureau, raconte-t-elle, faisant toutes sortes de calculs pour décider quelle serait la solution la plus équitable pour notre société et pour le pays. Soudain se

présentèrent à mon esprit les visages de mes cinquante employés et, derrière eux, ceux de leurs femmes, de leurs maris, de leurs enfants leur demandant : « Avez-vous du travail demain ? Combien de temps cela durera-t-il ? Quand vont-ils interrompre telle ou telle production ? »

Au bout d'une nuit sans sommeil et sachant que la mise en chômage technique du personnel n'était pas la solution qu'elle choisirait, Mme Saporanta, malgré la migraine qui s'était abattue sur elle, prit sa bible, presque par habitude, et l'ouvrit au hasard. « Ton or et ton argent sont à moi, ne craignez rien, mes enfants », lut-elle. « Je n'en crus pas mes yeux, ajoute-t-elle, et ma migraine disparut d'un seul coup. Soudain j'entrevois une solution et je me dépêchai de retourner à mon bureau. »

Le catalyseur avait agi et Mme Saporanta, la confiance intérieure retrouvée, mit au point une solution avec l'aide de son personnel. Puisque l'or était d'un prix inabordable, on allait faire des bijoux en bronze. Puisque les stocks d'argent étaient peu importants, on allait redessiner des pièces utilisant moins de métal. En deux mois, cinquante nouveaux modèles sortaient de l'atelier et étaient proposés aux détaillants. « Nous avons eu du travail chaque jour de l'année. Ma simple obéissance avait permis à deux cents personnes de préserver leur gagne-pain et de retrouver la confiance. »

## Des coopérateurs inventifs

A Consett, dans le nord-est de l'Angleterre, s'élevait depuis cent quarante ans une aciérie qui faisait vivre des milliers de

personnes. Lorsqu'elle fut fermée, il y a deux ans, 3 700 sidérurgistes se retrouvaient au chômage, malgré la campagne acharnée menée contre la fermeture par un comité d'ouvriers. Dans les semaines qui ont suivi, les commerçants de la ville ont connu un boom sans précédent, grâce aux indemnités de licenciements qui avaient été versées par la direction.

« Une dizaine de membres de ce comité, a relaté un de leurs amis, M. Jones, s'est constituée en coopérative ouvrière, le capital provenant en grande partie de leurs indemnités. Cette coopérative a maintenant pignon sur rue, sous la forme d'un petit bureau en ville. « L'honnêteté, la capacité de ces hommes à s'adapter et à faire face m'ont vivement impressionné, a dit d'eux une personnalité de la ville. Voilà un exemple pour bien d'autres comme eux dans le pays. »

La coopérative se livre maintenant à quatre activités :

1. Participation (avec 25 salariés) à la démolition de l'usine de Consett, en collaboration avec une entreprise spécialisée. Il s'agit d'un travail qui durera quatre à cinq ans.
2. Recherche, mise au point et lancement sur le marché de nouveaux produits. La coopérative fabrique en ce moment une garniture de garde-boue pour automobile.
3. Coopération avec le collège technique de la ville pour adapter les programmes aux besoins et aux capacités des sidérurgistes de tous âges que le collège est chargé de recycler.
4. Ouverture d'un « centre d'orientation » permettant aux membres de la coopérative d'aider d'autres personnes qui cherchent à créer leur propre entreprise. ■

## Colloque sur la santé et la maladie

# Pour le praticien : s'impliquer davantage

# Pour le patient : coopérer à sa guérison

Sous-équipement médical, surconsommation de médicaments, ascension vertigineuse des dépenses hospitalières... Quel pays au monde ne connaît pas de graves difficultés dans le domaine de la santé ? Difficultés auxquelles viennent s'ajouter les questions des rapports médecin-patient, de l'irruption des problèmes psychologiques et psychosomatiques dans la médecine courante, du sens de la souffrance et de la maladie.

Conscient de la nécessité d'aborder ces problèmes en donnant la priorité aux besoins de chacun et en tenant compte du rôle que peut jouer dans ce domaine le changement de l'individu, quelques médecins suisses, britanniques et néerlandais ont réuni à Caux, au début du mois d'août, un « colloque sur la maladie et la santé ». Durant 48 h, généralistes, spécialistes, infirmières, travailleurs hospitaliers... et tout simplement d'anciens patients se sont penchés, par groupe et en séances communes, sur deux questions principales :

- La maladie a-t-elle un sens ?
- Comment réconcilier l'aspect humain des soins médicaux avec les exigences scientifiques, le besoin universel d'une politique de la santé avec les données économiques ?

Ils ont aussi entendu plusieurs témoignages et exposés, notamment une conférence du docteur Paul Tournier, de Genève, pionnier de la « médecine de la personne ». Nous reproduisons dans un prochain numéro le texte de cette intervention, au cours de laquelle le docteur Tournier, comme la plupart des autres intervenants, a souligné la nécessité pour le praticien de s'impliquer davantage vis-à-vis de son patient, de « descendre de sa position d'homme de science pour trouver une relation personnelle, ce qui implique un don de soi-même », d'accepter avec le malade des rapports de réciprocité. Le docteur Tournier a cité entre autres le cas d'un de ses amis chirurgiens confronté à une femme âgée qui avait perdu tout goût de vivre depuis la mort de sa fille. Or cette femme se trouvait par hasard dans la même chambre d'hôpital où, peu de temps auparavant, était mort le fils du chirurgien. Celui-ci, descendant de son piédestal d'homme de science et se faisant violence à lui-même, parla de son fils à sa patiente,

« cette pendule arrêtée à l'heure de la mort de sa fille ». Le lendemain, cette femme « met sa meilleure jupe, un peu de poudre, son chapeau et descend dans la rue, ressuscitée ».

## Il faut avoir le temps

Pour le docteur Joël Bonnal, professeur de neuro-chirurgie à l'Université de Liège, en Belgique (dont l'intervention portait sur le vaste sujet du coût de la santé), l'élément du temps est capital dans l'exercice de la profession médicale. « Dans les consultations, j'ai comme règle de ne pas avoir d'horaire, expliqua-t-il. Certains malades



Le Dr Paul Tournier

sont vus en un quart d'heure, avec d'autres il faut rester une heure et demie pour comprendre leur maladie. Cela coûte beaucoup plus cher de faire une erreur de diagnostic que de perdre une heure et demie. Prescrire de nombreux examens, cela coûte aussi extrêmement cher, et c'est une solution de facilité, d'autant plus qu'ils ne fournissent pas toujours le diagnostic. » Pour M. Bonnal, cela implique une grande exigence vis-à-vis de soi-même, ainsi qu'une « exigence d'autocritique ». « Tout le monde fait des erreurs, le médecin

comme les autres. Quand quelque chose ne marche pas, il est donc important de se demander à soi-même et de demander à son équipe pourquoi cela n'a pas marché. C'est une recherche qui demande de l'honnêteté vis-à-vis de soi-même, une remise en question permanente et une humilité sans excès et sans faiblesse, car avec l'orgueil de la réussite on se coupe des autres. »

Le docteur Bonnal a aussi demandé : « Quelle est la réponse à la surconsommation médicale, aux abus de la médecine, rendus nécessaires par les maladies provoquées par l'homme ? » Citant le cas de personnes qui boivent deux litres de café par jour, parfois plus et viennent se faire soigner pour des maux de tête, il devait ajouter : « C'est un cercle vicieux : on boit du café toute la journée, ce qui vous tient éveillé ; le soir pour dormir, il faut des drogues, et le matin, pour se réveiller, du café. C'est un enchaînement progressif qui vous détraque complètement. »

Evoquant enfin les abus dus aux médecins et les « maladies iatrogènes », c'est-à-dire les maladies provoquées par la médecine, le docteur Bonnal devait conclure : « Si nous ne répondons pas nous-mêmes à toutes ces questions, on y répondra de façon extrême, avec des procédés qui vont tuer l'homme. Allons-nous laisser le pouvoir de décision à ceux qui veulent imposer les buts d'un groupe de pression ou retrouverons-nous les principes qui ont fait nos démocraties occidentales, principes qu'elles ont oublié et pour lesquels Frank Buchman s'est battu toute sa vie ? »

## Une tendance heureuse à l'autoguérison

Abordant la question délicate du sens de la maladie et s'appuyant sur des observations faites dans son propre cabinet de consultation, le docteur Marc Jaccottet, généraliste à Lausanne, a cité un ouvrage récemment paru en allemand sous le titre *Krankheit als Selbstheilung* (le rôle de la maladie dans le processus d'autoguérison). « L'âme humaine a une tendance heureuse à guérir ses aspects pathologiques, a dit le docteur Jaccottet.

Elle tend à atteindre cette guérison par un travail évolutif de la psyché même. Dans ce processus, une maladie physique, intercurrente, de plus ou moins longue durée, peut jouer un rôle déterminant. Cette maladie, parfois apparemment dépourvue de tout intérêt scientifique, parfois au contraire importante, gênante et révoltante, peut entraîner un revirement profond et décisif d'une pathologie psychique sous-jacente, pathologie qui trouve par l'évolution de l'affection physique le changement inattendu et nécessaire. La souffrance physique correspond souvent à un effet d'autoréparation psychique et donne ainsi à la maladie un aspect positif. Elle présente un intérêt dans la mobilisation de forces créatrices et réparatrices intérieures. Durant une maladie physique, le moi du patient subit souvent une régression vers un stade antérieur d'évolution, en sorte vers un point de départ plus propice à une évolution ultérieure. »

Les « professionnels de la santé » participant à ce colloque avaient eu l'humilité d'inclure dans leurs échanges des anciens malades ou des parents proches de malades et de prendre le temps de les écouter, ce qui leur a permis d'entendre des témoignages capitaux dont ils sont le plus souvent privés.

### « Je sais que ce sera dur »

Ainsi cette Suisse, issue d'un milieu défavorisé, qui dut, à partir de l'âge de 12 ans, passer cinq années d'affilée dans différents hôpitaux et sanatoriums. Après avoir raconté que son père avait disparu et que sa belle-mère avait dit, apprenant qu'elle était tombée malade : « Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi », elle a rendu hommage aux médecins et aux infirmières qui ont pris soin d'elle durant ces années et sans lesquels elle serait aujourd'hui « à la rue », tel cet assistant qui payait de sa poche pour qu'elle reçoive une meilleure nourriture et lui donnait des leçons de français, d'allemand et de calcul, ou ce médecin américain qui, lorsque sa tuberculose des reins la faisait terriblement souffrir, venait la veiller la nuit alors même qu'il n'était pas de garde.

Cette même personne, maintenant âgée, a aussi évoqué une opération de la hanche qu'elle avait dû subir récemment. Les médecins lui avaient dit à l'avance que ce serait grave et long et qu'elle souffrirait après l'opération.

« Je sais, leur avait-elle répondu, je suis au courant. » Elle avait eu ensuite, dans un moment de méditation, la pensée qu'elle ne « devait être durant cette période un problème ni pour elle-même, ni pour les médecins, ni pour les infirmières ». « Après l'opération, ajoute-t-elle, tout alla

de travers. Plus personne ne savait que faire. Au lieu des trois semaines prévues, j'ai passé sept mois à l'hôpital, après quoi j'ai dû marcher avec des béquilles. Un jour, l'infirmière-chef m'a lancé : « Tout l'hôpital parle de vous. — Oh la la ! ai-je dit, qu'ai-je encore fait ? Car je sais que j'ai parfois la langue trop bien pendue. — Non, a-t-elle poursuivi, nous nous demandons tous comment vous avez fait pour ne pas vous révolter après cette opération. » Je lui ai alors expliqué que, la veille de l'opération, lors d'un moment de réflexion, j'avais pensé que Dieu savait que ça allait être dur, et que je ne devais être un problème pour personne. Toute diaconesse qu'elle était, cette infirmière m'avoua ne rien savoir d'une telle expérience de dialogue avec Dieu ! Et je dois dire que, dans cet hôpital, on a magnifiquement pris soin de moi. Je sais que beaucoup de malades sont très difficiles et c'est pour cela que je tiens à remercier tous ceux qui se consacrent à eux. »

### Et le personnel soignant ?

Pour Karin Moberger, médecin suédois enseignant l'éthique à des élèves-infirmières, « une grave maladie a pour effet de mettre en danger tout ce à quoi vous êtes le plus attaché, voire de vous en priver. C'est un défi qui vous oblige à réfléchir aux valeurs indestructibles de la vie. Car la maladie ne fait pas obligatoirement de vous un saint. Elle peut vous rendre davantage égocentrique et revendicateur, moins sensible aux besoins des autres.

« Quant à ceux d'entre nous qui sommes chargés de nous occuper des malades,

c'est une erreur de s'attendre à ce que nous fassions toujours preuve de bonté, de patience, de gratitude. Les psychiatres nous apprennent, ne l'oublions pas, que tout être confronté à la maladie, à la mort, au deuil réagit par la colère, le rejet, la peur, la dépression : qu'il doit alors voir ces réactions en face et mener un combat intérieur pour les surmonter. Il en va de même pour ceux qui s'occupent des malades. Un manque d'honnêteté de leur part sur leurs sentiments conduit à une diminution de leur énergie sociale. C'est dire en termes de psychologie que si l'on n'a pas une attitude d'ouverture vis-à-vis de ses propres sentiments, on se ferme aux besoins et aux souffrances d'autrui. »

Les participants au colloque ont aussi entendu lecture d'un message du prince Charles d'Angleterre à l'Association des Médecins Britanniques (B.M.A.) dont il venait d'être élu président, et qui, dans son essence, traitait précisément de la question abordée durant ces journées de Caux :

« La médecine d'aujourd'hui tend à être de plus en plus de la chimie et de moins en moins un acte de guérison. Non pas que je cherche à dénoncer le recours à la chimie, à laquelle nous devons énormément. Mais je ne voudrais pas lui rendre le mauvais service de prétendre qu'elle détient toutes les réponses aux questions que se pose le praticien (...) Comment réagira le médecin d'aujourd'hui à l'être abattu qui vient vers lui, et qui cache son âme malade sous quelque maladie du corps ? La foi qu'il a en lui saura-t-elle réveiller celle de son patient ? S'allier aux possibilités de la chimie pour que guérissent complètement et le corps et l'esprit ? »

Ph. L.



De gauche à droite : le professeur Bonnal, de Liège, le médecin suédois Karin Moberger, le D<sup>r</sup> Jaccottet, de Lausanne.

## Europe et Amérique

# Aller à la racine des préjugés

« Rien ne va plus entre l'Europe et les Etats-Unis », « Divorce progressif », « Nous ne parlons plus le même langage » : la presse affichait ces gros titres quand, du 14 au 18 juillet, une trentaine d'Américains se sont joints aux Européens présents à Caux pour examiner les relations entre les deux continents, et cela à la lumière des grandes tâches à accomplir aujourd'hui dans le monde.

« J'espère que ces journées passées ensemble contribueront à créer un nouveau rapport de confiance entre nous, sans lequel nous risquons d'agir isolément au détriment du reste du monde » : ainsi s'est exprimé, lors de la réunion d'ouverture, M. Richard Ruffin, de Washington, l'un des animateurs du symposium. « Je souhaite également, a-t-il poursuivi, que nous enlevions certaines étiquettes que nous apposons facilement les uns sur les autres : que nous découvriions ce qui en chacun irrite l'autre, mais prenions aussi conscience du fait que nos différences font notre force. »

Ces journées euro-américaines ont été honorées par la venue, le 16 juillet, de Mme Faith Whittlesey, ambassadeur des Etats-Unis en Suisse, qui était accompagnée de deux hauts fonctionnaires du département d'Etat américain. « Un groupe comme le vôtre, a déclaré Mme Whittlesey, peut accomplir des prodiges, au fil des ans, pour amoindrir les tensions et les conflits qui existent entre les nations et faire grandir l'amitié et la confiance

mutuelle, pierres d'angle d'un avenir de paix et de liberté. »

De son côté, un des représentants du département d'Etat a affirmé que la véritable action de réconciliation et de compréhension n'est pas tant le fait des chancelleries que de personnes qui sont « activement impliquées au niveau humain ».

### Perspective d'action commune

L'un des objectifs de la rencontre était d'aider Américains du Nord et Européens à dépasser leurs préoccupations et intérêts individuels pour découvrir de nouvelles perspectives d'action commune. Un haut fonctionnaire américain a cité les relations Nord-Sud comme un domaine où, par excellence, Europe et Etats-Unis ont une commune responsabilité. « Sous le feu d'une même inspiration, a-t-il dit, l'enthousiasme et les intérêts respectifs de chacun pourraient fusionner pour que soit menée une grande action collective. C'est notre responsabilité de travailler avec les peuples concernés et de leur inspirer les efforts qu'exige la tâche gigantesque du développement. »

« L'expérience nous a montré ces dernières années qu'il sera beaucoup plus facile de résoudre psychologiquement, politiquement et économiquement les problèmes entre le Nord et le Sud lorsque nous aurons établi entre l'Est et l'Ouest

des relations plus stables et plus sûres », a déclaré M. Brunner, responsable des Organisations internationales au département suisse des Affaires étrangères. M. Brunner a ajouté que c'est principalement dans ce domaine que l'Europe et l'Amérique ont besoin de trouver un langage commun.

Cette nécessité d'une nouvelle unité d'esprit et d'action entre puissances occidentales faisait écho à un besoin similaire, ressenti trente ans auparavant au lendemain de deux guerres mondiales, quand naquit la Communauté européenne sous l'impulsion d'hommes saisis par la vision d'une Europe unifiée. Une cinquantaine de participants au symposium ont visité l'Institut Jean-Monnet pour l'Europe, à Lausanne. Ils ont eu ainsi l'occasion de mieux comprendre ou de découvrir la personnalité de celui qu'on a appelé le père de l'Europe et qui, il faut le souligner, connaissait bien et aimait les Etats-Unis. Accueillis par le directeur de l'Institut, le professeur Henri Rieben, les visiteurs ont effectué un véritable pèlerinage dans le temps, à l'époque de la conception, de la naissance et des premiers pas de l'Europe. M. Rieben a tenu à rapprocher d'emblée l'action de Monnet et celle de Buchman, le fondateur du Réarmement moral. « Tandis que Monnet agissait au niveau politique, a-t-il déclaré, Buchman le faisait au niveau spirituel. » Le professeur Rieben leur a rappelé que Monnet ne croyait pas à une politique de déstabilisation des pays de l'Est ni de menace à l'égard de la Russie. Convaincu que la division de l'Allemagne ne pouvait pas durer éternellement, il savait qu'il fallait construire à l'Ouest une Europe stable et solide vers laquelle l'Est pourrait se tourner. L'Occident devait se préparer à ouvrir une voie pour, le jour venu, aider les Russes à sortir de leurs difficultés.



Américains à Caux (de gauche à droite) : Robert Hormats, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, Richard Ruffin, de Washington, Wilbur Wright, premier secrétaire à l'ambassade des Pays Bas.



Mme Faith Whittlesey, ambassadeur des Etats-Unis en Suisse, et M. Daniel Mottu, président de la Fondation pour le Réarmement moral.

Les Américains ont affirmé par la suite que cette visite au centre Jean-Monnet leur avait donné une compréhension approfondie du rôle et de la destinée de l'Europe.

Peut-on arriver au point où Américains et Européens, au lieu de se menacer ou de se provoquer mutuellement, cherchent à comprendre en profondeur, au delà des conflits du gazoduc ou des exportations d'acier, les raisons de leurs réactions ou de leurs irritations ? Tel a été l'objet d'une des séances du symposium. L'échange s'est avéré constructif et enrichissant pour les uns et les autres.

« L'Amérique s'enorgueillit souvent d'être une terre de liberté, a déclaré Margaret, une Américaine de trente ans. Nous sommes en fait une nation qui a désespérément besoin d'être libérée. Quand je suis blessée, j'ai besoin de trouver la liberté de pardonner, et de pardonner sans retour sur le passé. J'ai besoin d'être libérée de mes réactions envers autrui pour pouvoir continuer, même dans le désaccord, à l'apprécier et à susciter le meilleur de sa part. J'ai commencé à découvrir combien d'un cœur libéré du souci de soi peut jaillir le souci authentique des autres, et il devient alors possible de prendre en charge les besoins de ceux qui m'entourent. »

## Arrogances et ignorances

Comment ne pas se sentir interpellé par ces mots ? Et nous autres Européens, de quoi avons-nous besoin d'être libérés ? De notre indifférence, de notre oubli du passé. Mme Laure, de Marseille, a bien fait de nous rappeler que par deux fois les Américains étaient venus au secours de notre continent. « Parce qu'en Europe nous n'avons pas su nous entendre, a-t-elle dit en s'adressant aux participants d'Outre-Atlantique, vous avez perdu sur nos rives des milliers d'hommes, jeunes, pleins de vie. » Un journaliste de Bonn a aussi parlé de deux maux qui sévissent de part et d'autre de l'Atlantique et qui sapent la coopération entre nos continents : l'arrogance, un peu plus développée d'un côté, et l'ignorance, un peu plus développée de l'autre. Les journées de Caux nous ont aidés, au fil des contacts quotidiens, à faire le point.

Ensemble, nous avons également analysé les causes et les effets de la vague d'antiaméricanisme qui déferle aujourd'hui sur l'Europe. Il y a un fossé entre l'amitié, qui permet de se dire la vérité, et le retranchement derrière des préjugés stériles qui ne font qu'amoindrir l'autre. Un journaliste anglais, vivant aux Etats-Unis, a affirmé : « Il est important de se rendre compte des méfaits de cet

antiaméricanisme. Il sape la générosité des Américains. Il les décourage de penser au monde et détériore le travail de ceux qui veulent aider cette nation à saisir l'interdépendance du monde d'aujourd'hui. Pire encore, l'antiaméricanisme fait perdre aux Américains leur confiance dans leur démocratie. Ils se laissent démoraliser par les bévues qu'ils ont commises sur la scène internationale et les déficiences de leur société, au lieu de se laisser inspirer par ce qui fait la force et la grandeur de leur démocratie. De toute façon, on ne changera pas les Américains en étant antiaméricain ! »

Aux excuses formulées par une Anglaise vivant en Allemagne, qui se reprochait d'avoir entretenu autour d'elle des sentiments antiaméricains, un jeune avocat de Washington a répondu : « La grande cause de déception dans le monde à l'égard des Etats-Unis, c'est notre échec à vivre les idéaux élevés et les critères

morales dont nous nous réclamons. Il est temps pour moi comme pour mon pays de dire non aux demi-vérités et à l'hyprocrisie qui sont devenues pratiques courantes dans le pays. Nos amis d'Europe pourraient-ils nous aider à retrouver la volonté nécessaire et la fidélité à notre foi pour vivre les valeurs que nous professons ? »

Tout au long du symposium, la présence de participants arabes et juifs, d'Iraniens et de Libanais, a donné aux échanges une note supplémentaire d'actualité en maintenant en perspective certaines situations brûlantes du monde. Comme l'a fait remarquer M. Dickinson, du Minnesota, l'un des animateurs de la rencontre, « ces journées euro-américaines n'ont été qu'un pas dans une entreprise de longue haleine et il incombe à tous maintenant de se laisser inspirer par la vision et les idées qui la feront avancer dans chaque cœur et dans chaque pays. »

Nathalie O'Neill

## Déclaration inaugurale du maire de Montreux

Lors de la séance d'ouverture des conférences d'été, M. Jean-Jacques Cevey, syndic de Montreux et conseiller national, a souhaité la bienvenue aux participants au nom des autorités de la ville de Montreux, sur la commune de laquelle se trouvent situés le village de Caux et les bâtiments du Réarmement moral. Nous reproduisons ici l'essentiel de son intervention.

Au cours de ces dernières semaines, j'ai eu le privilège de rencontrer à deux reprises des membres influents des parlements de Grande-Bretagne et des Etats-Unis. C'était au château de Chillon, ce site fort propice à certaines confidences. Les uns et les autres, lorsque nous parlions de notre condition de parlementaires, en sommes venus à nous plaindre du fait que, trop souvent, les gens engagés dans l'action politique, économique, ou dans d'autres domaines encore, n'ont pas le temps de s'adonner à la réflexion, et surtout à la réflexion commune car, si la réflexion solitaire est importante, la réflexion collective l'est encore plus.

Je pensais aux moyens que nous avons de sortir de l'action pour essayer précisément de réfléchir, de poser les problèmes et ensuite d'en chercher les solutions. Parmi ces moyens, j'ai songé, je vous l'avoue, au Réarmement moral, ainsi qu'à d'autres institutions de caractère officiel ou privé qui, comme lui, ont appris que l'essentiel est de mettre en présence des gens qui veulent rechercher les solutions après avoir posé les problèmes (...).

Nous, Suisses, avons parfois le sentiment d'être un peu au carrefour du monde. Ce sentiment est-il justifié ? Se vérifie-t-il dans les

faits par l'effort que nous faisons d'être à ce carrefour comme des gens qui veulent être au centre de tout pour qu'on les regarde, pour qu'on les admire ? Ou alors comme des gens qui veulent être au carrefour pour se replier sur eux-mêmes, tel le hérisson, et réfléchir à leur triste condition ou à leur mission exaltante, mais qui restent pour eux-mêmes, entre eux ? Ou bien sommes-nous à ce carrefour pour nous ouvrir sur le monde, pour tendre la main et en même temps ouvrir notre cœur comme, je crois le sentir, vous êtes tous désireux de le faire ?

Je tenais à relever ainsi la mission première du Réarmement moral, comme je la sens depuis fort longtemps, qui est de poser les vrais problèmes et en même temps de suggérer l'effort générateur des solutions les plus opportunes, les mieux adaptées, au lieu de se contenter de recettes à l'emporte-pièce ou inspirées par des idéologies atrophiées et parfois consternantes. Alors, je n'ai qu'un vœu à formuler, c'est que le Réarmement moral, comme d'autres institutions éminentes qui poursuivent les mêmes buts, puisse bénéficier du climat de paix, de la sérénité des hauteurs montreuises, propices à l'accomplissement de sa mission.



# La vie à Caux



*ECHANGE :*  
patron du  
Middle West  
et inventeur  
australien.



*La délégation  
tanzanienne fait  
don à Caux d'un  
produit de son  
pays : du café.*

*TRAVAIL :*  
industriels et  
syndicalistes  
prêtent main-  
forte aux  
cuisinières.

*Autour du lave-  
vaisselle de  
Caux : 14 m de  
long, environ  
deux cents  
couverts  
complets à  
l'heure.*





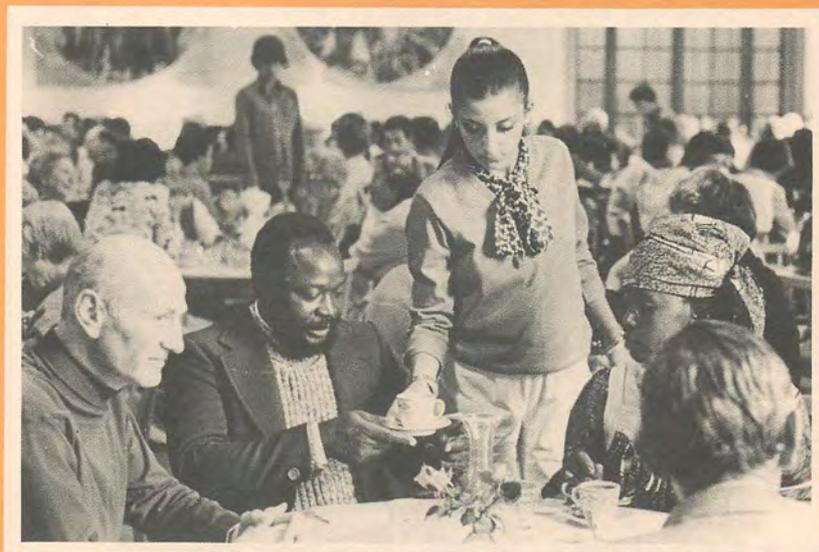
*L'intervention d'un diplomate ghanéen durant la session africaine.*



**ENTRE  
GENERATIONS :**  
*l'ancienne  
dirigeante  
socialiste  
Irène Laure  
et un groupe  
d'étudiants.*



*Conciliabule  
flamand :  
enfants belges  
participant avec  
leurs parents à  
la rencontre sur  
la famille.*



*Dans la grande  
salle à manger,  
chacun, s'il le  
souhaite, peut  
participer au  
service.*



*Au théâtre : une  
scène de La  
Fillette en rose,  
de Jean-  
Jacques Odier.*



# L'Afrique et ses ressources humaines

*Ils sont venus de tous les horizons du continent : hommes politiques, fonctionnaires, diplomates, enseignants et étudiants, agriculteurs, commerçants, etc. Notre collaborateur Frédéric Chavanne s'est mêlé à eux et nous livre ses impressions de jeune Français sur la session africaine.*



*Ci-dessus : la fête du village transposée sur la scène de Caux.*

*Ci-dessous : ils sont venus de seize pays différents et les occasions d'échanges n'ont pas manqué...*



**C**E sont des Africains profondément préoccupés par ce qui se passe sur leur continent que nous avons rencontrés à Caux du 16 au 29 août lors de la session intitulée *Afrique : le chemin de l'avenir*. Une vingtaine d'années après la décolonisation, ils ressentent lourdement le poids des événements qui agitent et meurtrissent leurs peuples et leur terre : la corruption, les divisions profondes et nombreuses qui mènent parfois à des bains de sang, le fait que l'Afrique détient le nombre record de réfugiés dans le monde, la récente rupture de l'OUA à Tripoli, mais aussi la surprenante tentative de coup d'état au Kenya, pays qui avait jusque-là incarné la stabilité.

On parle souvent de l'insouciance africaine. A Caux, j'ai vu une Afrique qui s'interroge, qui souffre, qui cherche.

« Nous avons été formés dans les meilleures universités occidentales, a dit un des animateurs de la conférence, un Nigérian, mais depuis que nous avons pris en main les rênes de nos pays, il semble que quelque chose soit allé de travers, que quelque chose nous ait manqué », petite remarque qui m'a semblé utile pour nous rappeler, à nous Occidentaux, la part de responsabilité qui nous revient dans la situation de l'Afrique d'aujourd'hui.

Que pouvait offrir Caux à ces hommes et femmes venus de seize pays africains ?

Un lieu où ils puissent trouver un intermédiaire à une incessante agitation intérieure, « un endroit où l'on peut se dégager des multiples pressions auxquelles on est soumis chez soi, pour pouvoir prendre des décisions personnelles et d'ordre spirituel », comme l'a dit un responsable métis du Cap.

Si ces hommes venus de l'Afrique m'ont fait mesurer avec plus de réalisme ce que doivent endurer certains de leurs peuples et les contradictions qu'ils doivent eux-mêmes subir quotidiennement du fait des luttes pour le pouvoir, s'ils m'ont aidé à ressentir le cortège d'émotions qui accompagnent ces épreuves, comme nous l'a notamment fait comprendre la jeune métisse sud-africaine dans le témoignage que nous reproduisons ci-après, ils ont aussi représenté pour moi un espoir pour ce continent.

## Des pionniers

Au fil de la conférence, j'ai vu se former un noyau d'hommes qui veulent se faire les pionniers de nouvelles orientations en essayant de vivre eux-mêmes les solutions dont l'Afrique a besoin, tel ce Nigérian qui a raconté comment il avait mis un terme aux jalousies et rivalités qui l'opposaient à son frère, rivalités qui, comme il le soulignait lui-même, font souvent la stérilité du jeu politique : tels ces hommes qui ont librement choisi l'honnêteté personnelle, seul antidote efficace à la corruption nationale : tels ces hommes et ces femmes qui ont relaté avec simplicité des actes de réconciliation ou de « conquête de son ennemi », seuls remèdes aux divisions et aux sentiments d'insécurité : tel encore cet homme politique namibien dont les courageuses prises de position lui ont permis de sortir du cycle de l'intimidation et de la haine : tel enfin ce réfugié politique qui a remporté la victoire sur l'emprise de l'alcool qui ronge tant de ses compatriotes en exil. Et la liste pourrait s'allonger.

## Une centaine d'Africains

J'ai vu une petite équipe d'hommes qui savent que l'avenir dépend d'eux et qu'ils doivent avant tout compter sur eux-mêmes, une équipe où chacun sait qu'il ne peut indéfiniment se payer de mots, que la situation exigera de lui des actes courageux, qu'à un moment donné il faudra oser trancher, en actes ou en prises de position.

J'ai vu une petite équipe d'hommes qui pensent à l'échelle du continent africain et s'inquiètent de son rôle dans le monde, déterminés à en prendre la responsabilité, à faire partie des « minorités porteuses de progrès » sans lesquelles le décollement des pays pauvres ne se fera pas. J'ai vu enfin une équipe d'hommes décidés à partager et à faire grandir ces convictions autour d'eux et à atteindre les dirigeants de leur continent.



L'ambassadeur du Nigéria à Berne (à droite) avec un de ses compatriotes

Cette conférence, qui rassemblait plus d'une centaine d'Africains, était leur troisième initiative. (Voir *Changer* n<sup>os</sup> 120 et 126, sur la conférence africaine d'août 1981 à Caux et le séminaire de février 1982 au Zimbabwe). Se sont rassemblés là des hommes venus de régions tourmentées de l'Afrique aussi diverses que la Namibie, la corne de l'Afrique, l'Ouganda, le Zaïre, le Tchad, l'Afrique du Sud et la Tanzanie.

Tout naturellement, les réflexions se sont portées sur les qualités qu'exige toute prise de responsabilité. Le thème des sessions plénières du matin en a été le reflet. Par exemple, « L'homme réaliste », c'est-à-dire l'homme conscient de ses propres motivations, réaliste sur sa propre nature, mais non point prisonnier d'elle.

« Je me suis rendu compte ici, a dit en substance un spécialiste en développement rural du Togo, que j'ai noué dans le passé des amitiés essentiellement par intérêt, que j'ai imposé un certain rythme de travail à mes équipes non pas tant pour que le travail soit fait que pour montrer mes propres capacités à accomplir ma tâche et à mener des hommes. »

Un jeune homme du Zimbabwe a constaté le lien de cause à effet qui conduit un certain nombre de jeunes de son pays du laisser-aller moral et de l'impureté à un faux intellectualisme.

« L'homme honnête et la société incorruptible », autre thème abordé, fut l'occasion de mieux cerner le choix à faire entre l'honnêteté et le bluff. J'y ai senti la force des expériences simples et vraies parce qu'elles touchent la conscience. Elles provoquaient souvent le rire parce que

chacun apercevait dans le témoignage de l'autre le reflet de ses propres faiblesses.

## L'homme indépendant

Enfin, dernier thème : « L'homme indépendant ». Après avoir lutté pour l'indépendance politique, les Africains parlent beaucoup d'indépendance économique. Mais que signifient ces deux notions si l'individu est le prisonnier d'un groupe de pression ? Comment l'Afrique pourrait-elle sortir de ses divisions, de ses rivalités tribales, des luttes d'influence, du népotisme, des dictatures, si l'individu ne sait trouver sa propre indépendance ?

Il est aisé de poser ces questions quand on est « observateur ». Mais pour l'homme aux prises avec ces réalités, la question est douloureuse, comme le reflétait l'interrogation d'un des participants : « Si tout vient à craquer dans mon pays, si mes compagnons d'aujourd'hui m'abandonnent, saurai-je ne pas trahir ce que je sens être juste au plus profond de moi-même, ou rejoindrai-je le camp retranché de mon propre groupe, de ma catégorie, de ma race ? »

Durant les séminaires, où les échanges se faisaient plus libres, on a souvent retrouvé le sens africain de la palabre, cet art de conteur d'ailleurs fort encouragé par la participation intense de l'auditoire. Quelques Européens ayant choisi de vivre et de servir en Afrique nous ont également aidés à sentir cette spontanéité africaine du contact humain : « Ils nous disent bonjour et ils attendent qu'on leur réponde ! » s'exclamait l'un d'eux, comptable installé depuis peu au Zimbabwe.

« Je voudrais demander à nos amis africains de ne faire aucun complexe à l'égard des Occidentaux, a dit le député français Jean-Marie Daillet lors d'un séminaire qui permettait un échange entre des hommes politiques européens et les participants africains à la conférence. Premièrement parce que nous sommes, nous aussi, d'anciens pays sous-développés. Ensuite parce que toute une série d'aspects de notre civilisation ne sont pas enviables. Troisièmement, parce que ce que j'ai pu observer dans toute l'Afrique, c'est une fantastique capacité d'apprendre, d'aimer et de posséder la joie.

« J'espère bien que cette chaleur humaine et cette spiritualité que nous constatons chez les Africains sera un apport considérable de l'Afrique au XXI<sup>e</sup> siècle. »

On m'a appris en bon Occidental à ne pas me laisser posséder par mes émotions, à y voir une marque de faiblesse. On a parfois l'impression qu'il y a une certaine supériorité à savoir garder la tête froide. Pourtant, sans renier tout à fait cette façon de voir les choses, j'ai senti au contact de ces Africains que la vie est faite d'instant de joie, de douleur, de tristesse, d'émotion, d'agitation et de paix. Et que cela est bien ainsi. Mais l'Occidental n'aime pas être remué de la sorte. Il préfère le contrôle de soi et le froid calcul.

Pourtant cette capacité de participer à ce que d'autres ressentent apparaît à mes yeux comme l'un des trésors de l'Afrique, trésor qui peut être pour elle un facteur d'unité parce qu'il enrichit et transforme la relation avec autrui, parce qu'il autorise des réconciliations pour peu que le courant se rétablisse.

### Danseurs, chanteurs, conteurs

Ces qualités ont été démontrées de façon spectaculaire dans la soirée de détente qu'ont offerte les représentants africains, transformés soudain en danseurs, en chanteurs, en conteurs d'une extraordinaire authenticité. Réjouissance des yeux et des oreilles, naturel de l'expression et du mouvement. Nous avons participé pendant une heure ou deux à la fête du village comme si les Africains présents, venus de tous les horizons de leur continent, s'étaient concertés depuis six mois pour préparer leur commune manifestation. Il faut dire aussi que, la veille, les Européens avaient quelque peu créé l'ambiance en présentant des spécimens de leurs différentes « tribus ». Par ce clin d'œil à leur autosatisfaction et à leur autocentrisme, ils avaient su rire de leurs tares et de leur propre sous-développement. Peut-être l'Afrique n'aurait-elle pas, sans cette entrée en matière,

fait preuve de tant de fougue et de tant de liberté.

La deuxième ressource précieuse de l'Afrique tient à cette réalité soulignée dès le début des journées par un des intervenants : l'Afrique, quelle que puisse être l'option politique de ses composants, est fondamentalement religieuse. L'exemple du Zimbabwe est à ce sujet assez significatif. Même aux pires moments de la guerre qui a déchiré ce pays avant l'indépendance, on a décelé chez les hommes les plus antagonistes une certaine conception de la vie où l'empreinte d'une croyance religieuse ne pouvait pas manquer de transparaître. Ce fait n'est sans doute pas étranger aux conditions dans lesquelles ce pays a su passer sans transition de l'état de guerre à une indépendance relativement stable. Même si la coexistence en Afrique de l'islam et du christianisme ne se fait pas toujours sans heurts, on est en droit de se

demander si cette assise religieuse ne pourrait pas favoriser l'unité de ce grand continent.

Enfin, une troisième ressource propre à l'Afrique réside dans la souffrance, que beaucoup doivent ressentir comme une terrible malédiction. Au cours d'un repas où deux amis africains, à qui je servais d'interprète, partageaient ce qu'ils ressentaient sur la situation de leur pays, l'un d'eux s'est soudain exclamé : « Je vois là l'Afrique avec sa souffrance et sa grandeur. Voilà l'Afrique que j'aime ! » Faisait-il allusion à cette grandeur de l'homme qui affronte la souffrance mais qui ne se décourage pas ? Voyait-il dans cette souffrance même le message que l'Afrique pourrait porter au monde ? Peut-être était-ce le sens de la formule lancée par un participant : « L'Afrique, continent en retard, ou continent en réserve ? »

Frédéric Chavanne

*Les témoignages qui suivent donnent, par leur diversité même, une idée de ce que les Africains ont su donner, avec simplicité et conviction, lors des différentes réunions.*

## « D'ennemis, nous sommes devenus amis »

par Mbizo Mpofu, du Zimbabwe

« Assistant social dans une compagnie minière, je suis responsable de quelque 9 000 personnes. Mon travail est difficile parce que dans cette région, ma tribu, les Ndébélés, qui fait partie de l'opposition, est minoritaire, et je travaille au milieu des Shonas.

« En quittant le pays ndébélé, je n'avais pas imaginé les problèmes que je trouverais dans le centre-ouest. Certains membres du personnel de l'entreprise avaient travaillé pendant quinze ans sous les ordres d'un blanc. Ils espéraient, au départ de ce dernier, que l'un d'entre eux lui succéderait. Malheureusement, c'est moi que l'on nomma au poste de responsable. Un de ces hommes en fut ulcéré. Ce ne fut entre nous qu'amertume, jalousie, peur, méfiance. Nous nous tirions mutuellement dans les jambes. Il utilisa le fait qu'il

était de la tribu majoritaire (et chef de la section locale du parti au pouvoir) pour me décrier auprès de gens en place : il leur donna des informations erronées à mon sujet et se servit du conseil ouvrier pour les mêmes fins.

« Je me souviens qu'un jour la police m'interrogea sur ma prétendue collaboration avec des dissidents en vue de renverser le gouvernement. Heureusement je réussis à prouver que cette accusation était fautive. Mais l'épisode me laissa plein de rancœur. Dès lors, j'évitai cet homme chaque fois que des décisions d'importance devaient être prises, je refusai de le voir et il fit de même. Je reçus alors des menaces par lettre et par téléphone. Les projets de nature collective n'avançaient pas d'un pouce, et le personnel était divisé. Le fossé ne cessait de se creuser.



Mbizo Mpfu (à gauche)

### « Le moment était venu de briser cet homme »

« Lors d'une réunion convoquée pour préparer, comme tous les ans, une fête destinée à encourager l'esprit communautaire de la population, cet homme se leva et me traita de tous les noms.

« Je n'attendais que cela. Le moment était venu de briser cet homme, après quoi je démissionnerais et je rentrerais dans mon village.

« J'allai voir mon avocat et décidai avec lui d'entamer une procédure contre cet homme. Je possédais d'excellentes preuves : copies de lettres, déclarations enregistrées de témoins qui s'étaient proposés spontanément. Les membres du conseil ouvrier essayèrent à plusieurs reprises de mettre fin au conflit, mais en vain. Je refusai catégoriquement de les voir, car j'avais l'impression que leurs opinions sur moi étaient partiales.

### « Il crut que je plaisantais »

« Et soudain, ce fut le miracle. Après avoir assisté à une réunion du Réarmement moral, j'avais prié souvent que la voix intérieure, dont on m'avait entretenu, me parle. Et voilà qu'elle parlait : elle parla même si fort que, cette nuit-là, je ne suis pas arrivé à m'endormir : « Renonce

à ce procès, disait-elle, tu n'en tireras rien de bon. » Je discutai : « Et l'argent que cela m'a déjà coûté ? Et puis, on va dire que j'ai échoué ! » Je me levai et j'allai confier mes inquiétudes à un ami. Nous avons prié ensemble.

« Ensuite je partis annoncer à mon supérieur que je renonçais au procès. Il n'arrivait pas à y croire. Finalement, il se fia à ma décision. Pour la première fois depuis longtemps, j'appelai mon collègue ennemi dans mon bureau. J'étais calme et de bonne humeur, ce qui le surprit. « Ami, dis-je, oublions le passé : je renonce au procès. » Il crut que je plaisantais, car mon avocat l'avait déjà convoqué. Alors, devant lui, sur le champ, j'appelai mon avocat et répétai que je renonçais au procès. Ensuite je demandai pardon à mon collègue de l'amertume que j'avais eue envers lui. Puis, avec son accord, nous nous sommes serrés la main en présence des membres de tout le conseil ouvrier. Pendant toute la semaine, on n'entendait parler que de la « réconciliation des deux chefs ». Depuis, mon adjoint m'a succédé : d'ennemis nous sommes devenus amis.

« Il y a quelques semaines, à l'occasion d'un voyage à Harare, j'ai raconté cette histoire à certains membres du gouvernement, parce qu'elle me donne l'espoir que nous pouvons trouver des solutions à nos problèmes. »

## La destinée du peuple métis

par Gail Hendricks

« Nous autres métis avons le sentiment d'être « illégitimes » en Afrique du Sud : nous ne sommes désirés par personne, ni par les blancs, ni par les noirs. Ma grand-mère me disait souvent : « Le blanc n'a aucun respect pour nous : c'est pourquoi nous sommes contraints à faire chez lui les tâches rebutantes. Le noir nous déteste à cause de nos privilèges. S'ils en viennent un jour à se battre, ils nous tueront l'un et l'autre. »

« Nous partageons la culture et la langue des Afrikaners et des Anglais : mais nous sommes pleins de rancœur envers les blancs parce qu'ils refusent de nous admettre parmi eux. En outre, nous nous sentons supérieurs aux noirs, parce que nous pensons que nous avons une meilleure instruction, de meilleurs emplois et de meilleures conditions de logement qu'eux.

« Quelle est la destinée du peuple métis ? Nombreux sommes-nous à avoir perdu notre dignité et à être devenus marginaux dans la société. Nous ne voyons pas comment nous pourrions jouer un rôle positif dans la réconciliation des races de notre pays.

« J'ai éprouvé une grande souffrance et de la colère envers ma famille et mon peuple, parce que je sentais que leur façon de traiter les noirs était raciste : je la contestais.

« Quand j'avais neuf ans, j'avais une amie d'école, Lilian, qui était noire. Je trouvais que mes camarades ne la traitaient pas comme les autres. Elle se sentait très isolée. Tous les soirs je priais : « Mon Dieu, s'il te plaît, rends-moi noire, pour que Lilian ne soit plus seule. » Le fait même de l'apartheid m'a amenée à la conclusion que Dieu n'existait pas. Sinon, comment le tolérerait-il ?

« Après avoir demandé pardon à ma famille de mes ressentiments, j'ai senti une guérison se produire en moi. La bataille pourtant continue : il faut constamment que je dépasse mes réactions, mes souffrances ; mais je suis arrivée à ce qu'elles ne dirigent plus ma vie et à ce que je n'en sois plus l'esclave.

« Notre destinée, en tant que métis, passe par notre victoire sur les blessures qui nous font souffrir, victoire qui nous permettra d'apprendre à servir de passerelle entre les deux autres races. »

PHOTOS : Channer : pp. 1, 4, 5, 11, 19 ; Jacques Lang : p. 3 ; autres photos de Caux : Bergheim, Channer, Gardner, Hodel.

## Une tout autre lutte

par Franklin Sonn

président de l'Union des Instituteurs du Cap

« La violence ne résout rien : tout au plus crée-t-elle une autre situation où l'on se retrouve devant les mêmes questions de fond. Or, ces questions concernent finalement la destinée de chaque être et ses relations avec son Créateur. Si vous croyez que c'est au bout du fusil et par la violence que vous réglerez ces questions-

pas à envoyer des hommes au maquis pour se battre l'arme à la main : en faisant cela, vous ne combattez pas vous-mêmes, d'autres le font à votre place. Dans l'autre lutte, celle qui se sert de l'honnêteté, de la droiture, de la sincérité, celle qui ne vous rapporte rien, celle qui veut instaurer la droiture dans la vie d'une communauté et



là, vous vous méprenez totalement. L'oppression n'est pas le monopole des blancs, nous le savons tous parfaitement, il est temps de l'admettre une fois pour toutes.

« La lutte dans laquelle nous sommes engagés est tout autre — rien d'étonnant donc que des gens de tous bords nous attaquent. La tâche qui compte ne consiste

d'un pays, ce sont les chefs qui sont en première ligne.

« L'Afrique du Sud connaîtra la liberté. J'en suis convaincu. Je rentre chez moi, l'espoir au cœur. Je dis que cela va arriver, parce que déjà nombreux sont ceux qui s'y sont engagés et qui consacrent entièrement leur vie à cette tâche. C'est Dieu qui la leur a confiée. »

## L'identité des Boers

« Serais-je prêt à abandonner ma nationalité, ma langue maternelle, mon drapeau ou même mon hymne national si cela m'était demandé ? » Telle est en substance la question que se posait, lors d'une séance de la conférence africaine, un professeur afrikaner.

Rappelant les heures difficiles qu'ont traversées ses ancêtres dans la guerre qui les a opposés aux Anglais au début du siècle, durant laquelle son propre père

avait été condamné à mort — la peine n'a heureusement pas été exécutée — et sa mère emprisonnée pendant trois ans, il a fait comprendre à quel point ces événements lui avaient fait tenir à ces marques distinctives. Pourtant l'idée qu'elles pourraient s'élever comme une barrière qui le séparerait de ses compatriotes non afrikans l'a amené à remettre en question cet attachement à ce qui constitue son identité même.

## A NOS LECTEURS

*Cette édition spéciale de Changer consacrée aux rencontres de Caux 1982 a été tirée à un plus grand nombre d'exemplaires que d'habitude pour permettre une diffusion spéciale.*

*Si vous désirez vous procurer des exemplaires supplémentaires de ce numéro (ou de numéros antérieurs), veuillez écrire à l'une de nos adresses :*

FRANCE :

*Changer*

*68, boulevard Flandrin, 75116 Paris.*

SUISSE :

*Changer*

*Case postale 3, 1211 Genève 20.*

*Prix du numéro (franco de port) :*

*FS 2.-, 6 FF.*

## Des ponts entre les exilés

*Un Africain résidant en Europe a fait la déclaration suivante : « Une fois en exil, j'ai d'abord entraîné des compatriotes à renverser le gouvernement. Ce faisant, j'ai découvert que le nombre des Fronts de libération de notre pays augmentait avec les divisions de plus en plus profondes qui nous séparaient. Nous sommes devenus encore plus amers les uns à l'égard des autres qu'envers ceux qui nous avaient contraints à quitter notre pays.*

*« A Caux, j'ai compris que si les problèmes de mon pays sont nombreux, il y en a encore plus en moi. Mon esprit avançait toutes sortes d'arguments pour démontrer la justesse de mes actes. Maintenant, j'ai décidé de faire des excuses à ma femme, à mes enfants et à plusieurs collègues que mon attitude a blessés.*

*« J'ai décidé de travailler à construire des ponts entre les exilés et tous ceux avec lesquels nous nous trouvons. J'ai décidé de prendre la responsabilité, avec d'autres, d'un « conseil de réflexion » composé d'hommes et de femmes qui cherchent la façon d'amener une révolution de nature spirituelle dans toute l'Afrique. » ■*

# Un appel du Cambodge

L'avenir du peuple khmer a été l'un des sujets abordés à l'occasion de la présence à Caux, du 20 au 22 août, d'hommes politiques de différents pays.

M. Son Sann, premier ministre du gouvernement provisoire de coalition du Kampuchéa démocratique, qui était venu à Caux avec d'autres Cambodgiens et qui y a conféré avec des personnalités laotienes et vietnamiennes en exil, a lancé un appel pressant à l'opinion internationale pour qu'elle soutienne la lutte du peuple khmer pour « reconstruire un Cambodge indépendant, neutre et démocratique », « Les souffrances de notre peuple sont aujourd'hui de plus en connues. Elles ont percé l'indifférence », a remarqué M. Son Sann. Mais il a exprimé aussi son émotion devant le fait que l'occupation du Cambodge risque de détruire une culture millénaire. Il a insisté sur la nécessité de faire tout ce qui est nécessaire pour que les Cambodgiens en exil préservent leur patrimoine national et aident leurs enfants à parler cambodgien.

## Une question de légitimité

S'adressant particulièrement aux nombreux Africains participant à cette rencontre et en présence des ambassadeurs du Nigéria et du Japon à Berne, M. Son Sann a demandé l'appui de tous les pays représentés aux Nations Unies pour que soit reconnue la légitimité du gouverne-



Le premier ministre Son Sann :  
« Rien n'est irréversible »

ment de coalition récemment constitué. Lorsque paraîtront ces lignes, l'assemblée générale des Nations Unies se sera d'ailleurs sans doute prononcée à ce sujet. « Si nous avons accepté une alliance avec les Khmers rouges qui ont massacré notre peuple, c'est pour présenter un front uni face à l'envahisseur vietnamien », a déclaré le leader khmer.

## Le budget de Caux

Interview de M. Daniel Mottu,  
président de la Fondation suisse pour le Réarmement moral

**Changer : Caux reçoit quelque deux mille personnes en l'espace de deux mois. Comment les frais de conférences sont-ils couverts ?**

D. Mottu : Caux n'est pas un hôtel. Personne ne reçoit de facture. Nous faisons appel au sens de responsabilité de chaque participant. Nous indiquons ce que coûte la marche du centre sur la base de nos frais annuels (50 francs suisses par jour et par personne).

**— Et les participants viennent d'eux-mêmes faire une contribution à la caisse ?**

— Oui, et ces contributions sont loin d'être uniformes. Il vient à Caux des gens de condition modeste, d'autres qui sont plus aisés : certains ont fait un long voyage à leurs frais, d'autres viennent en famille, ou de pays à monnaie faible. Pour tous, c'est le principe de la responsabilité et de la solidarité qui prime.

**— Cela couvre-t-il tous les frais ?**

— Non. Environ la moitié.

**— Et le reste ?**

— C'est une grande aventure. Nous ne le savons jamais à l'avance. Et pourtant, année après année, nous recevons tout ce qu'il nous faut, sous toutes sortes de formes.

**— Des exemples ?**

— Un ou deux legs nous sont parvenus récemment de Suisse. L'autre jour, un couple étranger, qui se sent très responsable de Caux, a entamé son capital pour donner une somme importante.

L'an dernier, un don m'a particulière-

M. Son Sann a pris sur lui l'échec des efforts de réconciliation nationale qui avaient précédé la prise du pouvoir par les Khmers rouges, échec qui a eu pour résultat la perte de trois millions de vies humaines, soit la moitié de la population cambodgienne. Se tournant tout spécialement vers les Laotiens et les Vietnamiens présents dans la salle, il a réaffirmé son espoir dans une réconciliation entre tous les peuples d'Indochine qui mettrait fin à leurs antagonismes historiques et assurerait la paix. « Pour nous bouddhistes, a-t-il déclaré avec force, rien n'est irréversible. »

ment touché : une vieille militante syndicaliste d'Irlande du Nord, qui avait dû économiser pour payer son voyage, a tenu à nous faire un don de mille livres sterling. Elle a dû pour cela vendre des bijoux de famille dont elle avait hérité.

**— Et les participants du tiers monde ?**

— Beaucoup d'entre eux contribuent aussi à leurs frais de séjour, même si c'est pour une part modeste. Le reste vient le plus souvent de dons spéciaux de Suisse et d'autres pays européens, notamment de Scandinavie.

**— Quel est votre budget annuel ?**

— Pour 1982, il est de deux millions de francs suisses.

**— Et quels sont vos besoins immédiats ?**

— Ils sont au nombre de quatre :

1. Un nouveau tapis pour la salle à manger : 40 000 FS pour 600 m<sup>2</sup>. Déjà certaines personnes ont donné de quoi payer plusieurs tranches d'un mètre carré (soit 66 FS le m<sup>2</sup>).

2. La modernisation d'un de nos ascenseurs : (qui date en partie de 1930) : 40 000 FS.

3. Un nouveau minibus : 15 000 FS.

4. Enfin une dépense courante, mais de taille : le fuel de chauffage d'ici à la fin de l'année : 90 000 FS.

**— Avez-vous confiance pour l'avenir ?**

— Oui, bien que ce soit toujours un risque. Mais cela marche ainsi depuis 36 ans.

Philippe Lasserre

# La famille face au monde

La famille a-t-elle un message vital à transmettre au monde d'aujourd'hui ou est-elle une institution d'assiégés qui se contentent de défendre leur existence ou leurs droits ?

La réponse à cette question ne peut être théorique. Elle se forgera dans la mesure où des familles de plus en plus nombreuses, sous toutes les latitudes, seront une force de proposition, d'invention, et vivront une qualité de vie en rapport avec les problèmes qui se posent à la société.

La famille, société en miniature, cellule initiale de la vie collective. Ce sont là des images d'Epinal. Et pourtant il n'est pas une réalité de la vie familiale qui n'a son pendant dans la vie sociale. La nature de l'homme, l'évolution du monde, ont préparé la famille à cette interaction. Même si la famille telle qu'elle a été vécue a maintes fois trahi sa mission, même si d'autres modes de vie ont éphémèrement vu le jour, on en revient à ce face à face inéluctable : famille et société.

Cette idée d'interaction entre le familial et le social fait son chemin indubitablement. « La famille dans la cité » : c'est là le thème choisi pour le prochain Congrès de la Fédération des Familles de France, qui aura lieu à Lyon en mai 1983. « La famille face au monde » : tel était celui des rencontres qui ont eu lieu à Caux du 23 juillet au 1<sup>er</sup> août.

Il ne s'agissait pas là d'un colloque sur la famille. Cent dix participants avaient moins de dix-sept ans. Les autres : leurs parents, parfois leurs grands-parents, des enseignants, des étudiants. Les plus jeunes n'ont pas abandonné le micro à leurs aînés. Dès la première réunion ils étaient présents en nombre – certains n'avaient que douze ou treize ans – apportant leurs idées, leur témoignage, direct, parfois timoré, jamais blasé. On ne vise pas les

adultes, mais la part d'égoïsme ou de lâcheté qui existe en chacun. Car on vient à Caux, et les adolescents l'ont compris parfaitement, non pour défendre un point de vue, une revendication, non pour accuser l'Etat ou telle autre catégorie d'individus, mais pour faire part de son expérience de vie, écouter l'autre, participer sans contrainte à une éducation réciproque dans l'art de vivre.

Les jeunes, selon leur âge, étaient répartis dans des groupes ou dans des ateliers : journalisme, photo, fabrication de poupées, théâtre... Ce dernier groupe a beaucoup enrichi certains moments de la rencontre. Chaque jour, quelques adolescents, travaillant malgré leurs handicaps linguistiques dans une langue commune, se sont astreints à inventer, puis à interpréter un sketch sur le thème du jour. Elaborations collectives sans prétention mais qui se sont avérées parfois de petits chefs-d'œuvre d'humour d'une part et, d'autre part, de lucidité sur les blocages de la vie familiale et leurs dénouements possibles.

## Authenticité

Le ton était ainsi donné aux réunions, qui étaient marquées en général par cette même qualité d'authenticité. Nul ne se posait en expert – qui l'est vraiment ? – nul ne prétendait détenir des solutions définitives, chacun pouvait proposer les modestes résultats de ses recherches, enrichissant ses propos de faits vécus. Peut-être certains témoignages ont-ils pu faire sourire. Tel ou tel fait, à première vue, pouvait n'avoir qu'une valeur ponctuelle, une portée limitée à ceux qui l'ont vécu. Pourquoi les relater ? Parce que la vie de la société et la vie de l'homme, même le



plus sophistiqué, tournent autour de ces petits riens : conflits laissés sans solutions, amertumes cultivées, dominations acceptées, orgueils jamais brisés.

Cette même qualité d'échanges a présidé à une rencontre de parents comme, parfois aussi, aux groupes d'enfants (voir ci-après le récit d'Yvonne).

Dans les différents groupes, la présence de personnes d'Inde, d'Afrique ou d'Argentine, empêchait d'oublier les réalités extérieures : famine, guerre, oppressions, et tant d'autres souffrances. Elle permettait aussi de s'ouvrir à d'autres façons de concevoir la vie familiale et la vie communautaire.

En définitive, ce n'est pas une nouvelle théorie sur la famille qui ressortait de ces journées. La vie pratique de la maison et les expériences de ces journées passées en communauté montraient à l'évidence qu'on peut certainement, au sein de la famille, cultiver, apprendre ou redécouvrir ce dont le monde a besoin : respect de l'autre, pardon, générosité, goût de l'effort, conscience du bien et du mal.

N'est-ce pas d'ailleurs symptomatique de constater que ces valeurs, délaissées quelque temps au profit d'une psychologie peut-être profonde, mais souvent imperméable, semblent revenir en force sur le devant de la scène ? Il n'est plus surprenant, de nos jours, de voir fleurir dans les déclarations d'organisations familiales des expressions telles qu'altruisme,



A gauche, un atelier de création artistique. A droite le Dr Abdo Sallam, ancien ministre égyptien de la Santé, et son épouse, qui sont venus à Caux avec trois de leurs petits-enfants.

discipline, vocation, maîtrise de soi, autorité parentale sans complexe mais avec amour... Dans nos sociétés libérales, ces mots retrouvent soudain leur vigueur révolutionnaire.

Jean-Jacques Odier

*Les thèmes suivants ont été abordés le matin au cours des réunions plénières : comment faire marcher un pays de 50 millions d'habitants, une ville de 50 000, une famille de 5 personnes ? Pouvoir : qui a le dernier mot dans la famille et dans le pays ? Travail : surmenés, chômeurs et tire-au-flanc. Argent : ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas. Nourriture : notre attitude envers la pauvreté et l'abondance.*

*Vu le caractère spontané et volontairement peu structuré de ces séances, il serait malaisé d'en rendre compte. Nous reproduisons ci-dessous quelques citations notées au fil des jours.*

## Comme à la maison

M. Abdo Sallam, chirurgien égyptien :

« En famille, j'essaie de vivre en m'appuyant sur l'honnêteté et une information exacte : nous nous disons les choses avant de prendre une décision. J'ai été ministre de la Santé. Le Premier ministre était aussi puissant que le président qui, à l'époque, était Nasser. Toute décision passait par lui. Un jour, il y eut un conseil des ministres auquel je n'ai pas participé et au cours duquel furent passées en revue les industries qui perdaient de l'argent afin de décider de leur dissolution ou d'un changement de directeur. Le Premier ministre a pris la décision de mettre une des sociétés dépendant de mon ministère sous l'autorité du ministère de l'Industrie. J'étais d'abord très content, car cette société avait des difficultés : quelqu'un d'autre allait agir à ma place.

En méditant, j'ai senti que j'avais tort, car je trahissais les deux mille cinq cents ouvriers de cette usine qui, cette année-là, avait commencé à faire des bénéfices. Ce que le conseil des ministres ignorait.

Habitué, en famille, à trancher en donnant tous les faits, j'ai écrit au président en lui exprimant ma conviction que l'honnêteté devait être à la base de nos décisions dans les affaires nationales comme à la maison : j'ai fait remarquer que cette société avait commencé à se redresser et lui ai donné les faits précis. Il y eut plusieurs échanges de lettres. Le président revint sur sa décision, ce qui, normalement, était impensable. »

## Vivre selon ses moyens

Une mère de famille suisse :

« Quand ma fille a eu six ans, j'ai commencé à lui donner de l'argent de poche : vingt centimes suisses par semaine. D'abord, elle les a dépensés tout de suite. Puis, après que nous en eûmes parlé, elle a décidé d'économiser pendant quelque temps pour acheter quelque chose qui vaille la peine. Quand elle eut économisé un franc, je l'ai emmenée dans des magasins. Elle a vu quelque chose qui coûtait un franc dix. Elle m'a demandé si elle pouvait m'emprunter les dix centimes. J'ai dit oui. Peu à peu elle a pris l'habitude de dépenser toujours un peu plus qu'elle n'avait et, de mon côté, j'ai souvent oublié ce qu'elle me « devait ». Puis j'ai décidé d'y mettre fin. Aujourd'hui, elle ne peut dépenser que ce qu'elle a et, si ce qu'elle veut acheter coûte plus cher, elle doit attendre. Il importe d'apprendre cette leçon assez tôt dans la vie. »

## La vie devant soi

Une secrétaire :

« J'aurais voulu être professeur. Aussi n'étais-je jamais satisfaite, perpétuellement agitée. Je ne vivais que le week-end. Le Réarmement moral m'a amenée à l'idée que Dieu a un plan pour chacune de nos vies. J'ai commencé à accepter le travail que je faisais et à croire que Dieu m'y voulait. La vie est devenue passionnante et j'ai trouvé une vraie satisfaction. Puis j'ai été chargée d'une mission de formation. Ainsi, ma première vocation se trouvait réalisée, mais différemment. Plus tard, je fus transférée à un poste qui ne m'apportait que frustrations et je ne pensais qu'à le quitter. Tandis que j'y réfléchissais, une pensée étonnante me vint : « Donne-toi à ce travail comme si tu étais là pour la vie. » J'obéis et, curieusement y trouvai satisfaction. Six mois plus tard, je fus de nouveau mutée. Je ne crois pas que Dieu souhaite que nous cherchions toujours à fuir.

Maintenant, accepter ma retraite est un nouveau défi. Le travail fournit un prestige, une sécurité. Tout comme pour un chômeur, cela a été pour moi un choc de me rendre compte que je n'avais plus ce qui faisait de moi quelqu'un. A ce moment-là, qu'on se lève le matin ou pas n'a aucune importance. Mais en écoutant la petite voix, celle de la conscience, on peut encore découvrir un plan créateur pour la vie qui est devant soi. »

## L'histoire d'Yvonne

« Que trouvez-vous difficile à l'école ? » Cette question a suscité tant d'intérêt dans un des groupes d'enfants que deux des filles ont demandé à parler, la fois suivante, des difficultés en famille. Chacun raconta ses difficultés, qui avec un frère ou une sœur, qui avec un de ses parents. Yvonne, douze ans, confia qu'elle avait des ressentiments contre la deuxième femme de son père. Après l'entretien, Julia, une autre fille de son âge, revint à la charge : « Maintenant que tu nous as dit tout cela, Yvonne, que vas-tu faire ? N'as-tu pas aussi ta part de torts ? » Dans la demi-heure qui suivit, Yvonne eut le courage de reconnaître ses ressentiments. Il lui sembla aussi qu'elle pouvait faire un premier geste pour remettre de l'ordre dans cette situation. Voici comment elle l'exprima lors de la réunion de clôture de la session des familles :

« A Caux, j'ai trouvé le moyen de me débarrasser de ma haine, en exposant au grand jour mes ressentiments. Mon père et ma mère sont divorcés, mon père s'est remarié. Je me suis mise à détester ma belle-mère, à cause de choses qu'elle me disait. J'avais, en plus, l'impression qu'elle m'enlevait mon père. Je la détestais et je souhaitais qu'elle change. J'ai parlé de tout cela à mes amis ; en fait, je voulais que les gens me plaignent et qu'ils disent que c'était ma belle-mère qui avait tort. Au lieu de cela, ils m'ont dit que j'avais autant de torts qu'elle puisque je lui en voulais et que moi aussi j'avais besoin de changer. C'est aussi ce que j'ai pensé. Je vais écrire à ma belle-mère, et tout lui dire. Voilà, je crois, ce que je dois faire. »

Après avoir écrit sa lettre, Yvonne la montra à quelqu'un qui lui fit ce commentaire : « A lire entre les lignes, j'ai l'impression que tu accuses encore ta belle-mère. » Yvonne récrivit sa lettre et finalement la posta.



# Une prédication sur le thème des conférences

*Le dimanche 8 août, le pasteur Wagner, de l'église protestante de Montreux, prenait pour sujet de prédication dans la chapelle réformée de Caux le thème des rencontres du Réarmement moral :*

*« Le développement moral et spirituel : un besoin urgent ».*  
*Nous en reproduisons ci-dessous les principaux passages.*

*« Les hommes ont faim de pain, de liberté, de paix et ils aspirent à gérer en responsables leur avenir. Certains n'ont ni pain, ni liberté. Et ceux qui ont l'un et l'autre sont souvent des indigents spirituels ».*

Ces deux phrases tirées du programme des rencontres de Caux attirent notre attention sur une surprenante contradiction : Nous savons tous que les hommes peuvent être puissamment mobilisés soit par la recherche des moyens susceptibles d'assurer leur existence matérielle – le pain – soit par la recherche des valeurs morales et sociales qui rendent la vie digne d'être vécue – la liberté – On a vu des hommes travailler avec acharnement pendant des années, d'autres risquer leur santé, leur vie même, d'autres encore accepter l'exil, la prison et même, par désespoir, s'engager dans la lutte révolutionnaire pour atteindre ces deux objectifs : le pain et la liberté. Et lorsqu'ils les ont atteints, il arrive souvent qu'ils deviennent – eux ou leurs descendants immédiats – des indigents spirituels.

Nous pouvons formuler ici une loi qui veut que la qualité de la vie spirituelle d'un peuple ou d'un individu soit inversement proportionnelle à leur succès économique et social. Je me propose de voir si cette loi se vérifie et quelles conséquences il faut en tirer.

## Les risques du désert

Cette loi se vérifie, nous démontre le chapitre huit du Deutéronome, dans l'histoire du peuple d'Israël. La période spirituellement la plus riche de cette histoire a aussi été la période matériellement la plus risquée : celle de la traversée du désert. A un moment où le peuple d'Israël ne pouvait encore ni planter, ni récolter, ni bâtir, ni commercer parce qu'il errait dans

le désert, au moment où il n'avait pas de pain à manger, parce que le pain est un produit du travail des hommes qui suppose toute une organisation économique et sociale complexe, ce peuple ne vivait que de Dieu. de cette manne qui ne nécessite aucun travail, qui ne doit rien à l'intervention des hommes mais qui apparaît, chaque matin, comme un pur don de Dieu.

Lorsque ces anciens nomades se furent transformés en agriculteurs et lorsque ces agriculteurs, par leur travail, eurent atteint un haut degré de réussite matérielle, ils pensèrent qu'ils étaient devenus les seuls maîtres de leur destinée. Satisfaits de leur bilan économique favorable, ils se détournèrent de Dieu. Ainsi la période matériellement la plus prospère de leur histoire fut aussi spirituellement la plus noire.

Cette loi qui veut que la vie spirituelle croisse d'une manière inversement proportionnelle à la vie matérielle se vérifie aussi dans l'histoire de notre époque, en Occident. Nous avons atteint un degré de progrès matériel et social incomparable, sans précédent dans l'histoire de l'humanité, mais au prix d'une perte d'intérêt spirituel qu'il est sans doute difficile d'apprécier pour nous qui y sommes confrontés (...) En admettant que cette loi se vérifie dans la plupart des cas, quelles conséquences faut-il en tirer ? J'en vois trois :

## Méthode et rigueur spirituelle

1. *La vie spirituelle est une activité autonome* qui a ses exigences propres, qu'il faut satisfaire si on veut qu'elle se développe. La vie spirituelle ne peut pas être conduite sans rigueur et sans méthode. Si nous voulons « remédier à l'indigence spirituelle », il faut faire de la place à la vie spirituelle ; il faut lui consacrer du temps. Les ordres monastiques qui, à heure fixe, font une place à la prière, à la méditation

de l'Écriture, au partage fraternel, obéissent à une règle fondamentale indiscutable. Il en va de même des religions qui invitent leurs fidèles à prier tous ensemble à des moments déterminés de la journée et mettent à part, dans ce but, un jour particulier de la semaine. Dans les échos des rencontres du Réarmement moral en 1981, j'ai trouvé cet aveu d'une femme politique finlandaise : « J'étais fière que mon agenda soit rempli comme il l'était. J'aimais faire sentir aux gens que j'étais suroccupée. J'ai appris à prendre le temps de faire silence. » C'est la première condition du développement de toute vie spirituelle authentique, et la première explication de la loi qui veut que la vie spirituelle se développe en proportion inverse de la vie matérielle est que ceux qui sont fortement impliqués dans des luttes pour le progrès économique et social n'ont plus le temps pour la vie spirituelle.

## Mobilité intérieure

2. *La vie spirituelle exige une mobilité intérieure* difficilement compatible, il faut le reconnaître, avec le souci de la réussite matérielle et sociale. A ce point de vue, l'exemple d'Abraham, le « père des croyants », mérite toute notre attention : lorsque la vocation de Dieu l'atteint, Abraham est déjà un homme mûr, bien connu, bien établi ; c'est un homme respecté. Et c'est justement cela que Dieu demande à Abraham d'abandonner. Je suis frappé par la triple insistance du texte de la Genèse (12:1) à cet égard. Dieu dit à Abraham : « Quitte ta terre... » Ce n'est pas facile de quitter son coin de terre, le lieu où se trouvent nos racines. C'est pourtant la première exigence de Dieu pour Abraham. Ensuite vient : « Quitte ta parenté... » En Orient, la parenté, au sens large, joue un rôle considérable. Elle constitue un « paysage social » aussi vital que le paysage naturel. L'Oriental répugne à l'anonymat. Il aime à être connu et reconnu. C'est que, dans sa parenté, l'Oriental trouve aussi ses racines sociales. Et c'est aussi cela que Dieu demande à Abraham d'abandonner. Reste le plus difficile : « Quitte la maison de ton père... » Cela, c'est l'intimité la plus profonde et la plus chaleureuse. La maison paternelle, au sens propre comme au figuré, c'est le cœur sacré de toute l'existence humaine. Elle est le lieu où l'on a appris à marcher, à parler, à prier, le lieu où l'on se sait et où l'on se sent aimé. Cela aussi Abraham doit l'abandonner.

## « Barakâh »

Lorsqu'Abraham part, obéissant à l'appel de Dieu, il est dépouillé de ses racines.

de ses sécurités, de ses assurances. C'est un « homme mort », serait-on tenté de dire. Eh bien non ! C'est un homme qui entre librement dans un projet de vie qui le dépasse, dont il n'a pas une idée claire, qu'il ne peut même pas imaginer. Il perd tout, certes, mais il devient « barakâh », bénédiction pour toute l'humanité : « *Toutes les familles de la terre seront bénies en toi !* » (Gn 12:3).

La deuxième condition du développement de toute vie spirituelle est la mobilité intérieure, c'est-à-dire la capacité de prendre de la distance à l'égard des sécurités matérielles et sociales, la liberté d'y renoncer, et la deuxième explication de la loi qui nous occupe c'est que ceux qui ont acquis des avantages de quelque nature que ce soit, matériels, moraux et même, en un sens, des certitudes spirituelles, ne sont pas prêts à y renoncer. Ils ont oublié cette très belle formule d'André Suarès : « Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans le voyage » !

## Folie

3. *La vie spirituelle demeure, pour une part, une folie*, je dirai même une provocation pour un grand nombre d'hommes. Il nous faut accepter d'être ces « pauvres d'esprit », ces mendiants sans feu ni lieu auxquels le Royaume de Dieu est promis. C'est en cela que nous suivons le Christ qui disait à ses disciples : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive » (Marc 8:34). La folie de la vie spirituelle c'est, au fond, la folie même du Christ qui renonce à la plénitude de Dieu pour la pauvreté du serviteur des hommes. Ce trait est si caractéristique de la personne de Jésus que les auteurs musulmans en ont été frappés. L'un d'eux va jusqu'à dire : « *De tous les noms, celui dont il aimait le mieux qu'on l'appelât était : « O Pauvre !* » (Makkî, cité par M. Hayek, *Le Christ de l'Islam*, Paris 1959, p. 154).

La troisième condition du développement de toute vie spirituelle, c'est d'accepter la « folie » qu'elle représente et la troisième explication de la loi qui veut que la qualité de la vie spirituelle soit inversement proportionnelle à la qualité de la vie matérielle et sociale, c'est que la plupart des hommes se croient sages et, se croyant sages, passent à côté de la vérité.

## Trois conclusions

Ces trois conséquences de la loi que je viens de rappeler, saint Jean les récapitule

dans sa lettre à l'Eglise de Laodicée : « *En effet, tu dis : Je suis riche, je me suis enrichi et je n'ai besoin de rien. Et tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable et pauvre et aveugle et nu. Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu afin que tu deviennes riche ; des vêtements blancs afin que tu sois vêtu et que la honte de ta nudité ne paraisse point, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies* ». (Ap. 3:17-18).

Du développement qui précède, je tire encore trois conclusions :

I : Le type de développement que nous représentons en Europe et particulièrement en Suisse, est historiquement contingent. A côté d'aspects très positifs, il présente des aspects très négatifs, en particulier la perte de tout intérêt spirituel cohérent chez beaucoup de nos contemporains. Nous devons admettre, dès lors, que nous ne devons pas nous poser en modèles. Si l'expression : « les pays en voie de développement » doit signifier : « les pays en voie de nous ressembler », ce développement-là est ruineux pour eux et pour nous (...)

J'ai le sentiment que le système de développement économique et social que nous avons réalisé, avec ses qualités et ses défauts, est proche de la saturation. La vie et l'invention paraissent être enfermées dans des limites infranchissables. Mais nous devons être conscients du fait que, quelque part — nous ne savons pas où — mais vraisemblablement dans un pays beaucoup moins avancé que le nôtre, la limite à laquelle nous nous heurtons va être franchie par la transformation de l'idée même de développement. Nous retrouvons ici cette « mobilité » et ce dérapage que j'ai appelé « folie » — dérapage salutaire — qui sont deux conditions essentielles du développement de la vie spirituelle. Le parallélisme entre la biologie, l'économie et la vie spirituelle, que je viens d'esquisser, est peut-être moins étonnant qu'il n'y paraît au premier abord : la vie est une dans toutes ses manifestations.

II : Le développement de la vie spirituelle et morale ne peut pas être organisée, planifiée, imposée. Il relève de la libre décision de chacun. Pour dire les choses autrement : la vie spirituelle est toujours et fondamentalement un don de l'Esprit ; elle ne peut pas être acquise, mais seulement reçue.

III : Oui ! le développement moral et spirituel de l'humanité est un besoin urgent.

# changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle  
publiée par le Réarmement moral  
Commission paritaire de la presse : N° 62060

## Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelynne Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain, Marcel Seydoux.

**Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

**Imprimerie :** Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

## ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 70 ; Suisse : Fr.s. 24. —

Belgique : FB 520 ; Canada : \$ 17. —

Autres pays par voie normale : FF 80 ou

Fr.s. 27. — Pays d'outre-mer, par avion :

FF 90 ou Fr.s. 30. — Prix spécial étudiants,

lycéens : FF 35 ; Fr.s. 15. — ; FB 225.

## Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat de 4 250 francs CFA (abonnement avion) ou 3 900 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

## Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.*

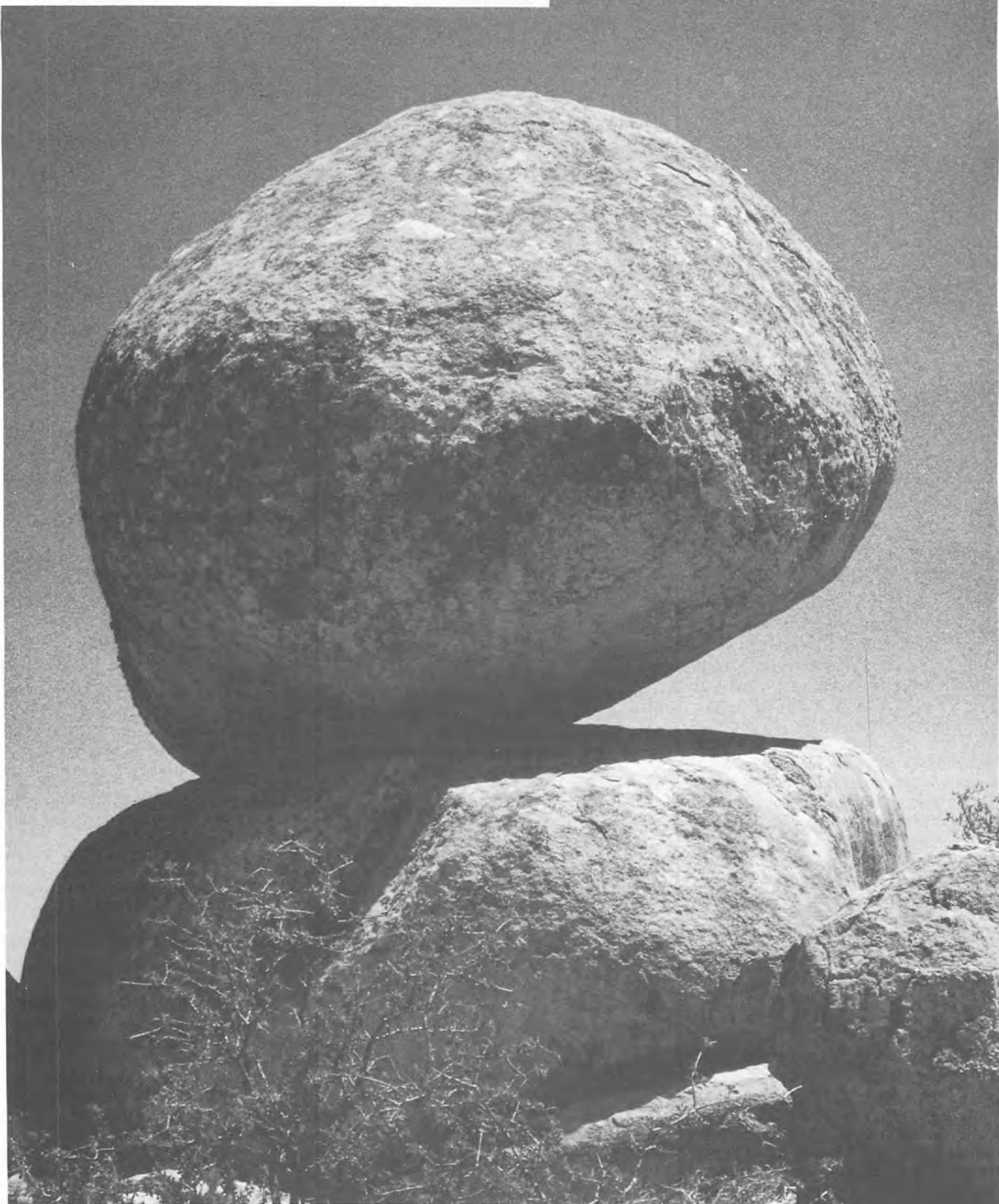
*Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.*

Harare, la dernière de nos 20 destinations en Afrique, vient s'ajouter aux quelque 100 destinations Swissair de par le monde.

G&S



Ils sont bien connus, en Afrique, d'Abidjan à Tripoli en passant par Johannesburg, les DC-8, DC-9 et DC-10 de Swissair qui offrent un service incomparable dans chacune de leur 2 classes réputées: la première classe et la classe économique.

Ce qui est moins connu parce que tout nouveau – depuis le 6 août – c'est le départ tous les vendredis du vol SR 288 Genève-Harare, capitale du Zimbabwe.

Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements sur cette nouvelle destination ou sur les 96 autres.

Balanced Rocks (Nord de Harare).

**swissair** 